

L'expérience et la pratique de la parentalité sont aujourd'hui bien différentes de ce qu'elles étaient hier. Le passage de la société moderne à l'hypermodernité a engendré avec les progrès exponentiels de la technoscience, des bouleversements sociaux et psychologiques sans précédent. On en repère la marque jusque dans la sphère familiale et singulièrement dans ce qui constitue les assises de l'être-parent. Parents désemparés, débordés, en burn out..., ce texte analyse les fragilités contemporaines de la parentalité en regard des logiques sociales et psychologiques de cette évolution. Est proposée une analyse originale des éléments principaux contribuant à cette fragilité et quelques pistes pour agir et en réduire les effets. Les professionnels y trouveront des points d'appui pour accompagner les parents individuellement et collectivement.

LA PARENTALITÉ DÉSORIENTÉE. MAL DU XXI^e SIÈCLE ?

LA PARENTALITÉ DÉSORIENTÉE MAL DU XXI^e SIÈCLE ?

Ludovic Gadeau

LECTURES

Ludovic Gadeau est docteur en psychologie clinique et pathologique et enseignant-chercheur en psychopathologie à l'Université Grenoble Alpes (France). Ses travaux de recherche portent sur l'étude psychanalytique et épistémologique d'objets cliniques situés dans le champ éducatif et psychothérapeutique. Il est par ailleurs psychologue clinicien et psychothérapeute et exerce depuis quarante ans. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Être parent aujourd'hui. Comment la psychologie peut vous aider au quotidien*, éditions In Press, 2017.

LUDOVIC GADEAU

TEMPS D'ARRÊT

yapaka.be

Coordination de la prévention
de la maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



125 yapaka.be

yapaka.be

La parentalité désorientée Mal du XXI^e siècle ?

Ludovic Gadeau

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directrice de collection : Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Audrey Heine et Habiba Mekrom.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets : Mathieu Blairon, Nicole Bruhwylter, Olivier Courtin, Jean-Marie Delcommune, Anne-Marie Dieu, Marleine Dupuis, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Farah Merzguioui, Raphaël Noiset, Jessica Segers, Nathalie Van Cauwenberghe, Françoise Verheyen.

Comité directeur : Frédéric Delcor, Liliane Baudart, Freddy Cabaraux, Annie Devos, Lise-Anne Hanse, Alain Laitat, Raphaël Noiset, Benoit Parmentier.

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Mai 2021

La parentalité fragilisée	8
L'affaiblissement de l'évidence de l'être-parent	11
La perte de l'évidence	11
Quels sont les symptômes de cette défaillance ?	12
Changement et accélération du changement.	
L'hypermodernité	16
Se représenter ce qu'est une progression exponentielle (ou géométrique)	16
L'évolution au niveau de l'engendrement humain et de la filiation	18
Les nouvelles formes de parentalité : monoparentalité, homoparentalité, coparentalité	21
La coparentalité et la contractualisation a priori d'un modèle éducatif	22
Dits et non-dits sur l'origine de l'enfant	24
La fragmentation institutionnelle	26
Qu'est-ce qu'une institution du point de vue psychologique ?	26
Qu'est-ce que la désinstitutionnalisation ?	27
Les défaillances de la contenance institutionnelle... ..	29
... et ses conséquences	30
Dynamiques temporelles et construction du rapport à la Loi	34
Temps et rythmes	34
Les vertus psychologiques de l'attente pour l'enfant	36
La difficulté à soutenir l'attente pour le parent	38
L'anomie temporelle	41
Le supermarché de l'éducatif et du soin de soi	46
Distinguer connaissance et savoir	46
Le marché des méthodes objectivantes	47
Ce que parler veut dire	50
Causer n'est pas parler	50
L'efficace de la parole n'est pas dans son contenu	51
Explicitation et implicitation	52

Que proposer pour accompagner les parents désorientés ?	55
Une posture éducative non modélisante	55
Les groupes de parole centrés sur la parentalité	56
Les consultations psychologiques centrées sur la parentalité	57
Pour conclure	58
Bibliographie raisonnée	59

La petite Maggie a 5 ans. Elle entre sans crainte dans le bureau de consultation avec ses parents, et fixe le psychologue des yeux comme pour le jauger. Les parents ont toutes les peines du monde à obtenir qu'elle quitte son manteau et qu'elle s'assoie sur la chaise qui lui est dédiée. Ils expliquent les raisons pour lesquelles ils consultent pendant que Maggie s'agite, passe du fauteuil de sa mère à celui de son père, se love dans les bras de l'un ou de l'autre, semble se cacher pour fixer attentivement le psychologue l'instant d'après. C'est l'école qui a incité les parents à prendre rendez-vous pour qu'une aide psychologique soit proposée à cette enfant qui inquiète l'équipe éducative. Mais, en fait, les parents y songeaient depuis un moment, sans jamais avoir franchi le pas. Maggie est ingérable à la maison depuis longtemps et, cette année, la maîtresse a aussi beaucoup de mal à lui faire respecter les règles de vie de la classe. Maggie se lève, bavarde, frappe ses copines de classe et semble à peine entendre les remarques de la maîtresse. À la maison, tout est objet de conflit dès le réveil. Les parents se disent dépassés par une enfant qui leur tient tête, qui semble imperméable aux sanctions, qui alterne les moments où elle pousse à bout les adultes et les moments où elle se fait plus douce et réclame des câlins. Ils ont, disent-ils, tout essayé pour canaliser cette enfant : la douceur, la négociation, la sévérité. Rien n'y fait. Et les colères sont de plus en plus spectaculaires. Les parents observent depuis peu des conduites régressives (encoprésie secondaire diurne¹) chez cette enfant qu'ils disent avoir été précoce en tout. Le psychologue leur demande de choisir une situation exemplaire de ce qu'ils vivent douloureusement au quotidien avec

1. Défécation dans la culotte alors que l'enfant sait être propre.

Maggie et de décrire comment ils ont essayé d'y faire face. La maman évoque les moments de séparation pour aller à l'école ou pour aller au lit comme étant très difficiles pour Maggie (qui pleure, réclame un câlin, puis un autre et encore un autre, s'accroche aux vêtements avec force), mais aussi pour les parents. « C'est notre premier enfant, vous comprenez, on est très fusionnels. On sait qu'il ne faudrait pas, mais bon. » « Qu'il ne faudrait pas quoi ? » Et le papa se met à décrire toute une série de conduites qu'il met en œuvre, c'est ce que les consultations suivantes en révéleront comme sens pour les parents, pour se sentir aimé de sa fille. Par exemple, lorsqu'il part travailler, monsieur fait un long câlin à sa fille, sort de la maison, puis, si Maggie n'a pas manifesté suffisamment sa peine de le voir partir, il revient, prétextant avoir oublié quelque chose, pour un nouveau câlin. Quant au « avoir tout essayé » pour contenir les débordements de Maggie, les parents décrivent en fait des positions éducatives très erratiques qui montrent en réalité qu'ils ne sont jamais véritablement parvenus à tenir telle ou telle position (agrément, négociation, sanction, etc.) dans la durée. Ils reconnaissent que tenir un NON est pour eux très difficile. Ils cèdent la plupart du temps aux caprices ou à l'opposition de leur fille. Ils ne supportent pas l'idée que Maggie puisse leur en vouloir (c'est un autre élément que les consultations suivantes permettront de mettre à jour). En fin de consultation, le psychologue proposera non pas de revoir Maggie pour une éventuelle psychothérapie, mais les parents. Et la séance se conclut par l'événement suivant. Les parents demandent à leur fille de remettre son manteau et, s'attendant à la voir s'opposer à leur demande comme elle le fait en permanence, n'en reviennent pas de la voir s'exécuter sans rechigner. Et l'enfant de saluer le psychologue d'un distinctif « au revoir », qui ajoute à leur étonnement.

Cette situation clinique est assez exemplaire de ce que nous observons dans les consultations psychologiques depuis une dizaine d'années. Que dit au fond cette situation ? Que des parents, possiblement bien adaptés

socialement et en capacité d'assumer des responsabilités importantes sur le plan professionnel, peuvent être dominés par un bout de chou de 5 ans, que ces mêmes parents peuvent pressentir que quelque chose ne va pas dans leur positionnement parental, et qu'ils souffrent souvent en silence de la situation. Mais ils ne savent pas quoi ni comment faire pour sortir de la nasse qu'ils ont participé, sans le savoir, tout en le sachant un peu, à créer.

Mais au fond, la souffrance parentale et les formes par lesquelles elle se signale constituent-elles un phénomène qui a toujours existé (sans avoir été nécessairement bien identifié ni pris en compte par le passé) ou bien s'agit-il d'une donnée nouvelle qui comporte quelque chose d'inédit et dont il importerait de mieux comprendre l'émergence ?

Le concept de parentalité est assez nouveau dans le champ des sciences humaines, et les premiers travaux de recherche y afférents n'ont guère plus de quarante ans. L'invention du terme « parentalité » traduit en soi une préoccupation nouvelle, centrée sur quelque chose qui ne faisait guère débat autrefois, qui semblait même, pourrait-on avancer, aller de soi. Le « aller de soi » ne signifie pas qu'autrefois, les parents n'avaient pas de difficultés dans la pratique de la parentalité, cela signifie que le regard porté sur ces difficultés n'était pas problématisé. Il n'entraînait pas avec lui un cortège d'interrogations, de doutes, de sentiments de culpabilité, de honte même, et quelquefois d'épuisement psychique, rejaillissant sur la pratique parentale elle-même.

L'objet de cet écrit est d'offrir un angle de vue largement inédit de ce qui, dans notre société contemporaine, vient désorganiser la structuration de la parentalité, plus précisément fragiliser ce que nous nommons ici l'être-parent.

La parentalité fragilisée

Commençons peut-être par cerner ce que recouvre le terme de parentalité. Si, du point de vue sociologique, il faut bien avoir un enfant pour être parent, du point de vue psychologique, il ne suffit pas d'avoir un enfant pour « être parent » et pour que la fonction parentale puisse se déployer de façon sereine et accueillante. Certaines composantes psychologiques de la parentalité doivent être à l'œuvre de façon souterraine bien avant que d'avoir un enfant et même d'en faire le projet.

Classiquement, on peut distinguer trois registres composant la parentalité.

- L'exercice de la parentalité : c'est ce qui est « défini » par la loi explicite dont le pays s'est doté, mais aussi par les traditions issues de la culture, par les transmissions (implicites) intergénérationnelles, etc. C'est donc tout ce qui relève des obligations légales et conventionnelles portées par le groupe de référence auquel le parent appartient. C'est l'être-parent déployé dans le champ symbolique et social. C'est le rôle que les parents pensent être le leur. C'est aussi la « théorie » de la parentalité et, donc, des normes qui circulent à travers les médias et les objets culturels (films, débats et controverses, vulgarisation scientifique, etc.) et que le parent construit en lui. Ce sont enfin tous les contenus symboliques qui antécèdent l'être-parent pour un parent ou futur parent et l'encadrent ou le contiennent. C'est l'antériorité (la loi, la tradition) sur laquelle l'être-parent tient ses assises.

- L'expérience de la parentalité : c'est la parentalité en éprouvés. Cela recouvre ce qui relève du travail psychique d'appropriation subjective et intime de ce qu'est être-parent pour le parent ou futur parent. C'est le travail de l'imaginaire qui façonne l'identité parentale, qui dessine des idéaux ou des possibles à partir de ce qui a été transmis par (et de ce qui a été en carence chez) les

parents du futur parent. C'est ce que le parent éprouve dans la mise en œuvre du rôle parental, des plaisirs que la présence de l'enfant procure, des écarts perçus entre l'idéal imaginé et la réalité factuelle. Ce sont aussi les doutes, les incertitudes auxquels la fonction éducative conduit : ai-je bien fait ceci ou cela ? Ne devrais-je pas être moins dur, ou moins permissif ? J'aurais dû agir comme ceci plutôt que comme cela ? Ce sont encore les petits et grands renoncements plus ou moins transitoires qu'impose la présence de l'enfant en termes de gestion des contraintes temporelles (temps de loisir, temps de sommeil, etc.). L'expérience de la parentalité, c'est l'être-parent au futur et au conditionnel antérieur.

- La pratique de la parentalité : c'est la parentalité en action. C'est l'être-parent au présent immédiat. Cela recouvre la dimension concrète, factuelle de la parentalité confrontée à la réalité de l'enfant au quotidien qui lui-même doit composer avec les prescriptions et proscriptions parentales.

Parce que la pratique de la parentalité est l'axe le plus objectivant, elle est souvent révélatrice pour le praticien des écarts entre ce que le parent pense faire ou veut faire éducativement et ce qu'il fait réellement. La pratique de la parentalité est fortement indexée sur les deux autres registres.

C'est le produit de cette articulation complexe, où se nouent passé, présent et futur, mais aussi symbolique, imaginaire et réalité contingente, que nous nommons l'être-parent.

Avec une fréquence en augmentation permanente, les consultations psychologiques et pédopsychiatriques accueillent des parents venant consulter le plus souvent pour leur enfant, et qui témoignent du désarroi dans lequel ils se trouvent comme parents quant à l'expérience et la pratique de la parentalité. Ce désarroi apparaît souvent comme le motif caché de la consultation et l'enfant comme le porte-symptôme d'un malaise qui les concerne comme parents. Que disent-ils au fond ? Eh

L'affaiblissement de l'évidence de l'être-parent

bien, qu'ils se sentent démunis, perdus, désorientés, face à leur enfant (à ses réactions, à ses besoins). Ils ne savent plus à quel saint se vouer. Tout est difficile dans les tâches éducatives : les rythmes domestiques, le regard de l'école, la résistance des enfants face aux règles du cadre de vie, etc. Père et mère peuvent aussi être en conflit entre eux sur la manière de voir les choses, ils se sentent dans tous les cas toujours très seuls, à ne devoir compter que sur eux-mêmes pour éduquer leur petit, pour faire avec les doutes qui les assaillent. Ces parents en souffrance sont rarement démissionnaires, ils sont surtout épuisés et découragés de voir que rien ne peut être obtenu dans le rapport à l'enfant sans un déploiement considérable d'énergie et que rien ne semble définitivement acquis sur le plan éducatif. Souvent aussi se projettent-ils dans un futur inquiétant : si c'est difficile maintenant, qu'est-ce que ce sera lorsque l'enfant sera adolescent ?

Ce que ces parents semblent avoir perdu ou jamais côtoyé, c'est quelque chose qui relève du sentiment d'assurance, plus précisément du sentiment d'évidence. Rien pour eux ne fait évidence.

Tout semble se passer comme si les savoir-faire et les savoir-être à partir desquels les générations passées étaient parvenues à assumer leur fonction parentale avaient soit disparu, soit perdu leur valeur référentielle. Ce qui autrefois était supporté et supportable par les parents ne l'est plus aujourd'hui. Une rupture dans la chaîne de transmission générationnelle est à l'œuvre (on y reviendra), dont les conséquences sont la perte d'un savoir commun sur la parentalité et la perte d'appuis possibles sur des pratiques communes et sur des relais de la famille élargie (parents de parents, collatéraux, etc.) ou du voisinage (amis, quartier, etc.).

On est donc passé d'une époque où être parent comportait suffisamment d'évidence pour que ce qui se jouait dans la fonction parentale n'ait pas eu à faire l'objet d'une attention spécifique, à un moment, celui que nous vivons aujourd'hui, où la parentalité est interrogée sous toutes ses coutures. Elle l'est bien sûr par les spécialistes du champ médico-psychologique et ceux de la protection de l'enfance pour mieux comprendre et accompagner les adultes défaillants dans leur mission éducative auprès de leurs enfants. Mais elle est aussi interrogée, et c'est là toute la nouveauté, par les parents eux-mêmes, tous milieux socio-économiques confondus, qui disent chacun à leur façon (quelquefois sur un mode symptomatique) leur désarroi dans la mise œuvre de cette fonction parentale. Tout se passe comme si l'évidence qui autrefois soutenait la fonction s'était en partie évaporée.

La perte de l'évidence

Lorsqu'on dit d'une chose qu'elle est évidente, c'est qu'on estime qu'elle va de soi, qu'il n'est besoin d'aucune preuve, d'aucune démonstration pour être assuré du bien-fondé de la chose et qu'on peut prendre appui sur elle pour penser, agir, etc., dans une quiétude suffisante. Plus encore, l'évidence suppose que ce qui s'impose à l'esprit relève d'un partage. C'est en quelque sorte une chose qui fait communauté, que l'on voit² à peu près tous d'un même œil. C'est un objet commun qui n'a nullement besoin d'être nommé comme tel. Ce qui fait évidence relie les individus au groupe d'appartenance, sans besoin d'une quelconque justification pour assurer ce lien. Or, quand, pour un sujet, l'évidence dis-

2. Évidence vient du latin *videre*, qui signifie voir.

paraît durablement, lorsque des invariants perdent leurs caractéristiques d'invariants, ledit sujet ne peut plus fonder son rapport au monde sur des repères internes solides et communs au groupe d'appartenance. Il va devoir en appeler à des étais externes, des balises fournies au-dehors pour donner « sens » à ses pensées, à ses actes, et aussi quelquefois pour donner « sens » à son être même. Le marché de l'éducatif est gros de ces propositions clés en main dont l'effet premier est sans doute rassurant, puisqu'il fournit des prothèses externes, mais qui, en réalité, participe à occulter ce qui est en défaut chez nombre de sujets contemporains, une sorte de zone de fragilité interne que l'on peine à cerner, et encore moins à nommer, et que l'on redoute d'affronter³. C'est la raison pour laquelle les techniques de type « coaching » font tellement recette et que les ouvrages dits de « développement personnel » ou de « psychologie positive » trouvent aujourd'hui un si large public.

La perte de l'évidence traduit en fait une forme de rupture du lien social, pouvant conduire au désarroi, et du désarroi au désenchantement ou au burn-out. L'affaiblissement de l'évidence de l'être-parent constitue une défaillance dans la confiance en des repères cohérents dans leur articulation et stables dans le temps.

Quels sont les symptômes de cette défaillance ?

On a beaucoup parlé de faillite de l'autorité, de difficultés chez ces parents à imposer des limites, à dire « non » à leur enfant, comme si, au fond, il n'y avait ni limites ni interdits portés par les parents dans ces configurations familiales. Ce n'est probablement pas tout à fait juste du point de vue clinique. Ces parents

cherchent à mettre des limites, ils savent s'opposer factuellement à des demandes qu'ils jugent excessives, mais leurs interventions sont sans véritable effet structurant sur leur enfant et les conduisent à devoir gérer répétitivement les mêmes situations. Et l'âge de l'enfant avançant, les conflits se font souvent plus durs avec une exaspération, un découragement et une agressivité augmentés chez les parents, pouvant même conduire à des situations critiques de violence, voire de maltraitance.

Lorsqu'on offre aux parents la possibilité d'interroger leur propre posture éducative, à partir des situations très concrètes qu'ils rencontrent, on retrouve des éléments récurrents, pas simplement au niveau des représentations qu'ils peuvent se faire de leur pratique parentale, mais au niveau de leur pratique effective au quotidien. Ils s'aperçoivent d'ailleurs souvent avec étonnement de l'écart existant entre ce qu'ils pensent faire et ce qu'ils font effectivement, entre l'idée et sa « réalisation ». Dans les consultations, cet étonnement ressenti est à rapprocher de l'étonnement produit par un lapsus ou un acte manqué dans une psychothérapie psychanalytique, c'est-à-dire la rencontre avec l'insu de soi.

On observe régulièrement comme symptômes de cette défaillance :

- des désaccords entre parents sur les valeurs éducatives qui doivent guider leur action, désaccords dont l'enfant est souvent le témoin. Les parents peuvent être en accord sur la règle à faire respecter, mais ne le sont pas sur la manière de procéder pour que l'enfant apprenne à l'appliquer. Ces conflits donnent souvent à l'un des parents (voire aux deux) le sentiment d'être disqualifié par l'autre ;
- une difficulté à attribuer (intellectuellement parfois, et en situation dans tous les cas) une valeur différentielle et à hiérarchiser, selon un ordre cohérent et stable dans le temps, les conduites de l'enfant : par exemple, tel parent exigera avec insistance que l'enfant dise au revoir à l'enseignant, mais n'interviendra pas alors que,

3. La régnance des discours radicaux sur des jeunes en construction, en ce qu'ils offrent une vision clé en main du rapport au monde et des réponses positivistes à la fragilité identitaire (« tu as été choisi par le Très-Haut »), pourrait aussi être analysée sous cet angle.

sous ses yeux, le même enfant vient de donner un coup de pied à son frère. Cet écart de valeur attributive semble échapper totalement au parent ;

- la difficulté à tenir sa parole auprès de l'enfant pour la mise en œuvre d'une sanction positive ou négative et ne pas mesurer les conséquences de tels manquements. Oubliée, la promesse faite à l'enfant d'aller au parc ou d'accueillir un camarade de jeu, et oubliée aussi la petite punition, pourtant prononcée quelques heures auparavant ! Oublier, ce n'est pas lever, annuler, modifier. L'oubli du dit est un dire qui porte en lui les germes de l'inconsistance de tout dire à venir, l'affaiblissement de l'autorité de la parole. Ces parents ne mesurent pleinement les conséquences d'une parole non tenue que lorsque les conditions s'y prêtent dans les consultations. Il ne suffit donc pas de leur en faire la remarque pour qu'ils en prennent la mesure ;

- la tendance à céder aux demandes itératives de l'enfant après avoir opposé un refus. Le plus souvent, le parent ne cède pas au regard des arguments de l'enfant, il cède sous le poids de la pression exercée par l'enfant. « Pour qu'il me foute la paix ! », « pour qu'il ne crise pas », etc. ;

- la fragilité de l'ajustement des exigences parentales à l'âge ou aux compétences actuelles de l'enfant. C'est notamment le cas des défauts d'ajustement concernant la temporalité. Entre le lever et le départ pour l'école par exemple, des rythmes temporels différents (celui des parents et celui des enfants) peuvent s'affronter, générant tensions, cris, pleurs, colère, opposition, incompréhension, etc. Se dépêcher (changer de rythme en un délai très court) est une compétence acquise par la plupart des adultes, mais c'est une compétence que ne peuvent pas mettre en œuvre de façon efficace la plupart des enfants avant l'âge de 10-12 ans ;

- la difficulté à « sanctuariser » des moments familiaux qui devraient être guidés par le simple plaisir d'être ensemble et qui deviennent des espaces d'exigence pédagogique. Souvent, les repas deviennent des lieux de conflits récurrents parce que les parents, au nom du bien qu'ils veulent à leur enfant, imposent des règles

éducatives et sanitaires dont les effets vont à l'opposé de ce qu'ils souhaitent. Par exemple, le « manger cinq fruits et légumes » ou le « finir son assiette » imposés sans souplesse peuvent conduire à des tensions faisant du repas un moment plus redouté qu'espéré par les parents autant que par les enfants ;

- la tendance à vouloir être soit dans l'explicitation et la justification permanente, soit dans l'extrême opposé, l'absence de mise en sens pour l'enfant des choix opérés par les parents. Dans le premier cas, ce sont souvent des parents pédagogues de formation qui pensent nécessaire de justifier la moindre des décisions prises, la moindre des demandes faites à l'enfant. En retour, ils sont débordés par des enfants qui négocient en permanence sur tout et qui parviennent à se soustraire à la plupart de leurs obligations. Ils semblent perdre leurs repères ou leur consistance d'adulte dès que l'échange pourrait se situer dans le registre de l'implicite qui les amènerait à accepter que l'enfant ne saisisse dans l'instant qu'une part des déterminations qui gouvernent leurs décisions d'adultes. Dans le second cas, en raison de l'absence d'idiome parental, de langage commun, les enfants entendent les prescriptions et les proscriptions parentales comme purement arbitraires, sans cohérence interne ou externe et, donc, comme des actes violents.

Mais qu'est-ce qui a engendré cette fragilisation du savoir relatif à la parentalité, cette perte de l'évidence de l'être-parent ? D'où vient cette difficulté que peuvent avoir les parents à construire des repères fiables pour naviguer dans la complexité du travail intersubjectif avec leurs enfants et faire face à leurs obligations éducatives ?

Changement et accélération du changement. L'hypermodernité

De nombreux travaux en sciences sociales ont décrit des changements majeurs dans la société occidentale à partir de la deuxième moitié du xxe siècle, changements qui ont irradié le reste du monde au cours de ces deux dernières décennies, bousculant les traditions, y compris dans les coins les plus reculés de la planète. Mais ce n'est pas tant le changement en soi qui est problématique, puisque c'est une caractéristique de la nature que d'être en mouvement permanent et donc d'opérer des changements d'état. Le changement est même une des caractéristiques premières du vivant. C'est aussi un des traits des sociétés : elles se construisent à partir des mouvements plus ou moins erratiques et violents, elles se dotent d'institutions (religion, traditions, structures législatives, etc.) qui en assurent la relative stabilité pour quelques siècles, puis elles subissent une lente érosion (effet entropique) pour se dissoudre, absorbées par un autre référentiel sociétal.

Aussi, ce ne sont pas les changements auxquels les sociétés sont confrontées que nous devons prendre en considération, mais bien plutôt le rythme de ces changements. C'est précisément ce facteur temporel, l'accélération du changement, qui constitue le fait inédit et qui engendre des effets inédits.

Se représenter ce qu'est une progression exponentielle (ou géométrique)

Si, donc, l'humanité doit composer avec quelque chose de totalement nouveau, ce n'est pas en raison des évolutions que les sciences de la nature ont produites (ces évolutions sont permanentes depuis la révolution

galiléenne), mais en raison de l'accélération du progrès, du rythme exponentiel de son évolution. On a souvent du mal à se représenter ce qu'est une progression exponentielle ou géométrique. Pour s'en faire une petite idée, rappelons la belle image que livre la légende de l'échiquier de Sissa. Pour avoir inventé le jeu d'échecs, le grand vizir Sissa Ben Dahir, un brillant mathématicien, demanda au roi indien Shirham, pour récompense de son invention, une quantité de blé calculée de la façon suivante : un grain de blé étant mis dans la première case de l'échiquier, on double la quantité à chacune des cases suivantes, jusqu'à la dernière, la 64e case. Donc 1 grain à la première case, 2 à la seconde, 4 à la troisième, 8 à la quatrième, 16 à la cinquième, etc. De quelle quantité de blé croyez-vous que le roi Shirham aurait eu à s'acquitter ? Eh bien de quelque chose qui dépasse la production mondiale actuelle, et pas de peu : il aurait fallu deux mille ans de la production mondiale annuelle pour payer le vizir Ben Dahir !

Cette progression géométrique, on la retrouve aussi dans le rythme de l'évolution sociétale : *homo sapiens* aura mis 300 000 ans pour inventer l'écriture, puis 2 500 ans pour inventer l'imprimerie mobile. Ajoutons 400 ans et c'est la révolution industrielle. Cent cinquante ans de plus, et nous entrons dans la révolution numérique. L'invention de l'Internet n'a pas 40 ans et touche la planète entière. La plupart des réseaux sociaux ont moins de 10 ans et bousculent totalement la structuration des liens humains sans qu'on soit à l'heure actuelle en mesure d'en inférer les conséquences psychologiques et sociales en dehors du phénomène addictif aujourd'hui bien identifié. On est passé paradoxalement de supports sur lesquels l'information déposée résistait aux épreuves du temps (la pierre conserve des traces humaines de plus de 40 000 ans) à des supports fragiles qu'il faut renouveler tous les trois ou quatre ans au risque d'une dégradation importante des informations qu'ils contiennent (disques informatiques ou serveurs).

Le champ de la technobiologie a suivi la même progression géométrique. La connaissance des mécanismes biologiques qui régissent le vivant était quasiment inexistant avant le début du XVIII^e siècle. En immunologie, on est passé en cinquante ans de la vaccine (Edward Jenner, 1796) au premier vaccin inoculé à l'homme (Louis Pasteur, 1885). Jusqu'à l'apparition pandémique du SARS-COV-2 en 2020, les recherches permettant de produire un nouveau vaccin prenaient entre cinq et dix ans. Des options vaccinales pour une protection contre la Covid-19 auront été produites par plusieurs laboratoires en concurrence mondiale en moins de dix mois !

L'évolution au niveau de l'engendrement humain et de la filiation

La naissance en Angleterre en juillet 1978 du premier « bébé éprouvette », Louise Brown, a inauguré une nouvelle ère de la filiation. Le premier séquençage complet d'un génome humain s'est achevé en 2003. Il a nécessité quinze ans de travail pour un coût total de près de 2,5 milliards d'euros. Avec les technologies actuelles, la même opération ne prend aujourd'hui que quelques heures pour un coût de quelques milliers d'euros. Plus encore, on sait maintenant non seulement lire le génome humain, mais aussi agir dessus pour le transformer.

Le rythme des progrès de la technoscience est tel qu'on est incapable de prédire dans quelles directions ces progrès peuvent nous conduire, quels nouveaux bouleversements ils peuvent engendrer. Nous sommes aussi incapables de contenir ces évolutions dans un questionnement éthique et juridique protecteur de l'humanité. Pour en comprendre l'enjeu, il nous suffit de rappeler qu'en 2018, une équipe chinoise a claironné avoir modifié le génome de trois embryons humains dans l'espoir affiché de les immuniser contre le virus VIH ! L'annonce de la naissance en Chine de Lulu et Nana, jumelles dont le génome a été modifié en utilisant

la technologie de l'édition du génome CRISPR-Cas9⁴, a évidemment choqué le monde entier. Et si He Jiankui, le scientifique chinois à l'origine de la naissance de ces bébés génétiquement modifiés, a été condamné à trois ans de prison ferme et 380 000 euros d'amende pour « pratique illégale de la médecine », il n'en reste pas moins qu'une nouvelle boîte de Pandore a été ouverte.

Le progrès scientifique n'est en soi ni bon ni mauvais. Tout dépend de l'usage que l'on est capable d'en faire. Mais son accélération engendre des mutations dans les strates les plus profondes du fonctionnement des sociétés et des liens sociaux qui les déterminent. En cela, l'exercice de la parentalité et la structuration des liens familiaux sont-ils fortement affectés par les progrès de la procréation médicalement assistée (PMA). Sait-on qu'aujourd'hui plus de 3 % des bébés sont conçus par PMA dans les pays occidentaux (près de 30 000 enfants/an en France). Et, si la PMA est un ensemble de techniques originellement développées pour assister les couples stériles, elle glisse actuellement vers des usages et des pratiques autres, qui n'étaient pas prévues alors, ou guère anticipées : la gestation pour autrui (GPA) et la sélection génomique des embryons. Il y a plus de vingt ans, Jacques Testard, « père scientifique » du premier bébé-épiprouvette en France (1982), distinguait trois formes d'eugénisme : l'eugénisme qui trie les individus, l'eugénisme qui trie les fœtus, et l'eugénisme qui trie les œufs en triant les gamètes (spermatozoïdes ou ovules). Cette dernière forme ne semble pas provoquer le même type de questionnement ontologique que les deux autres. Si l'avortement engage la responsabilité et la douleur des adultes, le tri des embryons ou des gamètes les écarte. Et ce tri porte en germe l'idée d'un individu sans défaut ou conçu à partir de caractéristiques choisies

4. CRISPR-Cas9 est une méthode qui permet de modifier précisément n'importe quel fragment d'ADN en modifiant sa séquence. C'est une sorte de ciseau biologique permettant de rendre un gène complètement inactif ou d'introduire des modifications spécifiques sur une séquence d'ADN, à la façon du couper-coller qu'on peut réaliser sur un document numérisé.

ou récusées, comme on le ferait d'un bien acquis en supermarché. Il me semble que cette dérive, s'il n'est pas totalement assuré qu'on puisse s'en prémunir, est suffisamment repérable pour qu'une réflexion éthique et une réglementation juridique internationale puissent en encadrer les pratiques. *Idem* pour la GPA. Mais les instances internationales ont-elles les moyens d'une telle régulation ?

Les nouvelles formes de parentalité : monoparentalité, homoparentalité, coparentalité

À caractériser les traits essentiels de l'hypermodernité du point de vue de la filiation, on pourrait résumer les choses ainsi.

- La famille ne coïncide plus nécessairement avec le couple.
- La dissociation entre sexualité et procréation est une donnée inédite : l'engendrement peut se faire par don de gamètes (sperme, ovocyte), par don d'embryons et même par don de gestation.
- La dissociation entre affiliation sociale et affiliation psychique est consommée avec la montée des séparations conjugales et des « nouvelles » parentalités.
- Enfin, et c'est, me semble-t-il, l'élément qui, sur le plan clinique, est le plus complexe à cerner, la disparition de l'évidence de l'être-parent.

Ainsi, la forme traditionnelle de la famille (mère, père, enfant) est-elle en passe de devenir minoritaire, elle est en tout cas complétée dorénavant par de nouvelles formes de parentalité : monoparentalité (le plus souvent mère et enfant), homoparentalité (enfant conçu le plus souvent par PMA ou par GPA et élevé par deux personnes du même sexe), et coparentalité (enfant conçu par un homme et une femme qui sont le plus souvent sans lien affectif autre que celui nourri par le projet de concevoir un enfant ensemble et vivant séparément).

D'une façon paradoxale, les transformations actuelles de la famille nous rapprochent de modèles fort anciens de la parenté, où le couple n'était pas forcément le tout de la famille, où l'on pouvait avoir plusieurs pères et mères. La coparentalité est un phénomène incontestablement nouveau au plan sociologique et qui va sans

doute prendre une certaine ampleur avec le temps. Mais elle est en fait le fruit d'une gestation assez ancienne dans notre société occidentale, dont le droit civil constitue un des marqueurs essentiels. Ainsi, en France, la loi du 3 janvier 1972 abolissant les règles discriminatoires entre enfants légitimes, naturels et adultérins a institué en droit la famille naturelle. Cette loi dit en substance que le mariage n'est plus le cadre obligé de la construction d'une famille. On peut dire que la coparentalité est une déclinaison nouvelle de la famille préparée par une loi qui a en fait plus de 50 ans.

Il reste que des questions se posent légitimement concernant l'impact sur le développement de l'enfant de ces nouvelles formes de parentalité. Ces nouveaux modèles, rendus en partie possibles par les progrès médicaux en matière de conception et de gestation, sont-ils susceptibles de compromettre le développement de l'enfant ?

La coparentalité et la contractualisation a priori d'un modèle éducatif

Concernant la coparentalité, le fait d'avoir été conçu sans amour, d'être le fruit d'un choix raisonné entre deux inconnus, peut-il être source de mal-être, de souffrance, chez l'enfant ? La coparentalité n'exclut pas l'amour. S'il n'y a pas d'amour entre les géniteurs, il y a un amour ardent pour l'enfant à venir. Et c'est cet amour qui compte pour l'enfant. Lorsqu'un enfant est né sous X, il ne s'interroge pas (ou peu) sur l'amour ou l'absence d'amour entre ces géniteurs (et, s'il le fait, c'est par défaut), mais il souffre de ne pas savoir ce qu'il en est de l'amour du parent inconnu à son égard. C'est la même chose pour les enfants nés par don d'ovocyte. J'ai eu à traiter plusieurs cas de cette nature : des parents refusant de dire à l'enfant les conditions de sa naissance (PMA avec don d'ovocyte), craignant précisément qu'il se pense n'être pas né de l'amour. Ils entretenaient une fiction, celle d'une naissance naturelle, évitant en cela

(pensaient-ils) d'apparaître comme des parents atypiques. En fait, ces parents confondaient l'amour entre homme et femme et l'amour entre parent et enfant. Le désir d'enfant peut ne pas s'adosser sur le désir d'un homme pour une femme et/ou d'une femme pour un homme.

Ce dont souffrent les enfants, c'est surtout du regard des autres (des pairs) à l'endroit de leur condition familiale. C'était le cas des familles divorcées il y a encore trente ou quarante ans. C'est le cas aujourd'hui des familles homoparentales (et donc de la coparentalité homoparentale). Et cette souffrance se traduit par des éprouvés de honte qui sont extrêmement ravageurs pour le développement et laissent des blessures mal cicatrisées même à l'âge adulte. Cette souffrance n'est pas le fait des parents, mais des représentations sociales standard qui évoluent bien plus lentement que les pratiques sociales.

Être parents ensemble sans se connaître ni s'aimer pourrait-il être la clé d'une éducation dépassionnée ? D'abord, le modèle parental où l'on se choisit par amour est celui du XX^e siècle. Par le passé, les règles qui régissaient les unions relevaient largement de la nécessité ou de stratégies d'alliances, bien plus que de choix librement consentis. De ce point de vue, la coparentalité procède davantage de ces modèles anciens que de quelque chose d'inédit. Ensuite, l'amour entre parents n'exclut nullement, pas plus qu'il n'induit, les désaccords en matière éducative. D'ailleurs, les couples se révèlent à eux-mêmes en partie lorsqu'ils deviennent parents. Les déterminants et ressorts psychologiques à l'œuvre entre les parents ne sont pas les mêmes que ceux qui relient ces mêmes parents comme amants. De même, le caractère contractuel de la coparentalité n'immunise pas contre les désaccords éducatifs. Penser les choses sur le papier et les vivre au quotidien sont deux choses bien différentes.

Dits et non-dits sur l'origine de l'enfant

Comment parler à l'enfant de sa conception, de ses origines ? On connaît depuis longtemps les effets délétères des non-dits et des secrets de famille sur le développement des enfants et sur la dynamique familiale. On a aujourd'hui une expérience clinique importante sur les soins psychiques à apporter aux bébés et aux enfants. Lorsqu'un parent consent à parler à son bébé alors que le bébé ne sait pas encore parler, qu'il ne sait pas encore comprendre la sémantique des mots qui lui sont adressés, il s'exerce cependant à mettre en phase ses états internes (pensées, émotions, sensations, etc.) avec ce qui le relie à cet instant à son bébé. Il peut lui parler du bain qu'il va prendre, du gros caca qu'il vient de faire dans la couche, mais tout aussi bien des conditions de sa naissance, ou bien de la fête de Noël qui se profile et qui sera la première d'une longue série pour l'enfant. Tous ces événements de langage sont constitutifs du lien qui unit l'enfant à ses parents. Ce sont des bouts de lui, de son histoire, de son présent, de son devenir. Aucun de ces bouts n'est négligeable, mais aucun de ces bouts n'est extra-ordinaire. Ils appartiennent à l'ordre du sujet, ce sont des briques élémentaires qui vont façonner son identité. Lorsque l'enfant sera en âge de parler, puis en âge de poser des questions, et parce que ses origines auront été inscrites dans l'ordre de l'ordinaire, il le fera comme n'importe quel autre enfant, dans le plaisir qu'on lui compte une énième fois sa naissance, le comment il était comme bébé, quels furent ses premiers mots, comment ses parents se sont-ils rencontrés, qu'est-ce qui les a conduits à se faire confiance, etc. À l'inverse, un parent qui garderait par-devers lui quelque chose d'essentiel concernant son enfant introduirait entre lui et l'enfant une capsule enfermant un secret dont l'enfant subodorerait probablement le contenant sans être assuré du contenu. Et il est à peu près assuré que le parent devra en révéler à un moment ou un autre le contenu, devenu dès lors véritablement extra-ordinaire, c'est-à-dire traumatique pour l'enfant. On reçoit régulièrement

en consultation des adultes dont l'identité psychique a été fragilisée par de tels secrets. Ce qui est problématique, ce ne sont pas les conditions singulières de la conception ou de la naissance d'un enfant, c'est de les forclure, de les exclure du lent tissage identitaire que le discours parental participe à construire.

On mesure combien l'accélération des changements produite dans le champ technique a des conséquences majeures dans le champ social et psychologique. Aussi, existe-t-il une transformation des plus insidieuses que l'hypermodernité a engendrée dans le champ social. Elle porte sur ce qui fait institution pour tout sujet, c'est-à-dire sur ce qui constitue les fondements de la construction sociale individuelle. Et, à ce titre, les assises sur lesquelles la construction de l'être-parent prend appui ont subi en moins de trente ans un ébranlement sans précédent, une sorte de séisme dont nous allons décrire les caractéristiques.

Pour cela, il nous faut faire un petit détour par ce que nous nommons institution.

La fragmentation institutionnelle

Winnicott disait qu'un bébé, ça n'existe pas. Il voulait signifier par là qu'un bébé en soi, pris isolément, ça n'existe pas, qu'on ne peut comprendre un enfant que si on admet qu'il est immergé en permanence dans un environnement humain et matériel. C'est dans la saisie des interactions entre le bébé et son environnement (la mère, les autres figures d'attachement, etc.) que l'on peut comprendre le bébé. De la même façon, on ne peut appréhender un être humain dans la fonction qu'il occupe (comme parent, enseignant, employeur, etc.) que si on le relie à ce dans quoi il est immergé en permanence et qui participe à sa fondation comme sujet. Le terme d'institution est un des descripteurs de cet environnement, celui qui construit le socle sur lequel la fonction prend appui.

Qu'est-ce qu'une institution du point de vue psychologique ?

Définir ce qu'est une institution du point de vue psychologique ne recouvre pas exactement ce qu'on entend par institution lorsqu'on est dans un référentiel sociologique, anthropologique ou de philosophie politique. En sociologie, une institution est une structure sociale plus ou moins formelle, définie par une certaine stabilité dans la durée, dont la fonction première est d'opérer des formes de *régulation externe* de situations qui tendent à se reproduire : le mariage, l'école, la famille, la justice, etc. Sous l'angle psychologique, une institution est constituée d'éléments stables dans le temps, d'invariants *internalisés* pourrait-on dire, communs à tous les individus que l'institution concerne, et qui participent à soutenir, guider, orienter le sujet dans les pensées ou les actions dans lesquelles il se reconnaît et

se fait reconnaître. Sous le couvert de ces institutions et par leur contenance, un individu peut avancer, faire, produire, agir, penser, en étant protégé et porté par un sentiment de légitimité, ou plus justement par l'absence de sentiment d'illégitimité. Par elles, il est tenu et relié par un maillage invisible au reste de la société. Ainsi, les mythes qui enracinent la société dans une protohistoire, les traditions qui font le pont entre les générations, les religions qui structurent les croyances en éléments communs, le système juridique qui régleme les activités dans la cité, le système éducatif qui offre des bases culturelles communes sont des institutions et font institution pour tout individu. Le langage fait aussi institution pour chacun d'entre nous. Il véhicule des significations sociales, mais aussi et surtout, il offre les instruments d'une mise en ordre du monde interne et externe : les mots aident à différencier les éléments constitutifs du monde sensible ou symbolique (un chien est différent d'un cheval, une table, d'une chaise, le blanc, du noir, la victime, du bourreau, le frère, du cousin, etc.) et à ordonner les choses, à leur assigner une place relative, mais suffisamment stable pour être fiable et soutenir une pensée cohérente et assez facilement transmissible.

Qu'est-ce que la désinstitutionnalisation ?

Aujourd'hui, la pratique mondiale des « *fake news* » et des discours complotistes montre comment la circulation accélérée de l'information peut conduire à une désinstitutionnalisation du langage, à sa perversion (au sens psychopathologique du terme). On peut dire une chose ou son contraire sans que le temps permette d'en valider la justesse ou d'en dénoncer la fausseté, puisqu'à peine diffusée, une autre information est venue recouvrir la précédente avec le même degré de distorsion des faits. En peu de temps, le lit est fait pour qu'une idée insensée ait le même degré de validité qu'une pensée étayée et que toute pensée structurée soit aussi sujette à caution qu'une élucubration tirée du hasard.

Le langage et la pensée perdent ainsi une part essentielle de leur valeur référentielle commune au profit d'un usage privatif du langage, propre à servir les intérêts du narcissisme individuel et même de la perversion.

À l'échelle individuelle donc, les institutions participent normalement à la fondation internalisée d'un cadre invisible fait de repères invariants, d'éléments stables de référence, cadre à l'intérieur duquel la construction psychique et la pensée se déploient. Du point de vue psychologique, une des fonctions des institutions est de fournir pour chacun d'entre nous des briques essentielles pour notre structuration identitaire et de participer à la construction de notre légitimité à être et à agir. Ainsi, les institutions nous dispensent-elles d'avoir à soutenir personnellement une part de ce que nous entreprenons sous leur couvert. Ce faisant, elles fabriquent des positions symboliques, c'est-à-dire quelque chose qui dépasse la stricte condition individuelle. À titre d'exemple, chacun d'entre nous peut sentir la différence qui opère immédiatement selon qu'un propos est tenu par un semblable ou qu'il est tenu par quelqu'un occupant une fonction identifiable au moment où il parle (médecin, policier, enseignant, pompier, etc.). Les institutions qui construisent les fonctions symboliques aident les individus qui incarnent ces fonctions (médecin, policier, enseignant, pompier, etc.) à assurer l'exercice de leur mission parce qu'ils sont légitimés par le corps social. On mesure combien aujourd'hui l'appareil institutionnel qui fabrique la légitimité et l'autorité est enrayé, puisqu'à tous les étages de la société cette légitimité n'œuvre plus de façon suffisante. Les médecins de ville renoncent à exercer dans des quartiers populaires, les soignants des services d'urgence se font fréquemment insulter (voire bousculer), les pompiers sont en risque d'être attaqués à coup de pierre lorsqu'ils interviennent dans le cadre de leurs missions dans des quartiers dits sensibles, etc.

Les défaillances de la contenance institutionnelle...

Le néolibéralisme économique et politique a conduit à un détricotage des institutions, à une régulation des échanges par la seule loi du marché économique. L'invention du néologisme « ubérisation » en traduit l'extension à des pans entiers de l'activité socio-économique. Additionnons ce néolibéralisme et l'évolution technoscientifique, et nous voilà confrontés non seulement à des changements permanents, mais aussi à une accélération de ces changements, et c'est bien là tout le problème.

L'accélération du changement lié à l'hypermodernité pousse les institutions à se transformer à un rythme accéléré, et lorsque la vitesse de changement dépasse un certain seuil, ces institutions tendent à se dérégler, à se fragmenter en sous-ensembles erratiques. Ces sous-ensembles institutionnels entrent en incohérence les uns par rapport aux autres et affectent ainsi gravement leur pouvoir de symbolisation pour l'individu, notamment au niveau de son identité. Prenons l'exemple des phénomènes migratoires. Chaque mouvement migratoire a des caractéristiques qui lui sont propres. La migration des pays du Maghreb vers la France pour des motifs économiques dans les années 1960-1970 porte en elle des caractéristiques particulières, notamment celle d'une migration temporaire. Les hommes venus travailler en France vivaient avec l'espoir d'une réussite économique (qui puisse justifier le prix de l'exil) et d'un retour en forme de valorisation narcissique au pays d'origine. Cet espoir s'est, avec les regroupements familiaux, transformé en une sorte de mythe sur lequel beaucoup de dynamiques familiales se sont construites. Les enfants de deuxième et même de troisième génération ont dû souvent composer avec des situations en forme de paradoxe, que l'on pourrait résumer ainsi : être dans un pays dont il faut respecter les règles pour être respectable aux yeux des parents, mais dont il ne faut pas épouser les valeurs pour ne pas trahir les valeurs

du pays d'origine des parents, ni le mythe du retour au pays natal. On mesure combien la construction identitaire peut être affectée par des sous-ensembles institutionnels (famille, école, langue, religion, etc.) qui entrent en dissonance.

Le cadre internalisé des institutions assure la cohérence et la continuité de la culture d'appartenance du sujet, mais aussi son renouvellement, son enrichissement, son évolution. Il offre un maillage dont le sujet peut se saisir pour soutenir sa pensée, gouverner ses actes, et même avancer intuitivement, construire des projets avec un certain sentiment de légitimité, etc.

... et ses conséquences

Aussi, que se passe-t-il pour l'individu quand cette contenance institutionnelle fait défaut, quand la fragmentation institutionnelle s'opère à un rythme qui ne permet aucune régénération ? Il se passe que le sujet perd une part de ses arrimages groupaux, de ses états identitaires. Dès lors, il lui échoit de devoir soutenir dans une certaine solitude les conditions de son identité et, parce que dépourvu des sauvegardes que les institutions produisent, il devra assumer en responsabilité propre ses actes, et trouver en lui seul les conditions et l'assurance de sa légitimité.

Pour un individu donné, pouvoir se passer des arrimages institutionnels pourrait être considéré comme un progrès, une manière de s'alléger du poids que les institutions font peser, de la dépendance qu'elles génèrent, voire des inerties qu'elles provoquent, mais cela suppose une solidité psychique que tout le monde n'a pas. Par ailleurs, se libérer soi-même de ce que les institutions produisent comme inertie, pesanteurs, obligations, vouloir s'affranchir d'une part de déterminisme (familial, social, culturel, etc.), ce n'est pas la même chose qu'en être « libéré » par défaillance de ces dites institutions.

Les effets de contenance institutionnelle internalisée ne se repèrent que lorsque cet étage de la construction individuelle montre ses failles. On en voit les effets dans la fragilisation de l'être-parent, mais aussi dans la construction identitaire de ces jeunes qui ont été ghettoïsés et pour lesquels la légitimité à être est circonscrite par le quartier, voire la cage d'escalier. Tout individu entrant dans cet espace de vie est perçu comme un intrus, un ennemi potentiel. Toute intrusion est ressentie comme une effraction dans la fragile enveloppe identitaire que ces jeunes tentent de sauvegarder à tout prix.

La fragmentation institutionnelle est aussi repérable dans les évolutions qu'ont subies les institutions éducatives et de soin qui d'ailleurs ne sont plus appelées institutions, mais établissements. Elles sont dirigées selon les mêmes règles que les établissements du secteur économique et concurrentiel. Le langage managérial y a fait son entrée avec ses visées performatives. L'évaluation y a pris une place considérable et même centrale. Elle se fait tous azimuts et entraîne la mise en place de protocoles et procédures dont l'effet premier est de désobjectiver les relations et de rendre les personnels substituables. Les conséquences se mesurent en termes de perte du sens dans le travail et de souffrance du personnel. Les pratiques institutionnelles réflexives qui sont pourtant nécessaires pour déjouer les répétitions, les jeux de pouvoir, les phénomènes de chronicisation dans les pratiques, les niches de confort, les violences douces, nécessaires aussi pour travailler les effets transféro-contre-transférentiels des relations intersubjectives soignants-soignés, éducateurs-éduqués, etc., s'éteignent au profit de tâches à exécuter et cadrées par des recommandations dites « de bonne pratique professionnelle ». La pensée sur la pratique, la circulation des idéaux, la culture du doute et de la réflexivité, l'expérimentation créative font ainsi place aux protocoles, aux évaluations quantitatives, à l'interchangeabilité des personnes, et donc à leur déresponsabilisation.

La fragmentation institutionnelle est le nom de cette faille à une échelle globale. Elle produit des « espaces » institutionnels qui entrent en opposition relative les uns par rapport aux autres, elle démultiplie l'inscription du sujet en désarrimant les pratiques de toute histoire, de toute origine. Elle brouille les significations imaginaires sociales qui, normalement, aident les individus à se reconnaître (et se faire reconnaître), à se repérer dans le collectif social. Par fragmentation, les normes et les valeurs qui devraient être communes se diffractent, « s'hétérogénéisent », perdent leur cohérence d'ensemble. Dans bien des cas, les repères et les motivations qui permettent aux individus de participer au fonctionnement local de la société et de se maintenir eux-mêmes, vaille que vaille, dans un équilibre vivable, s'étiolent.

Pour se sentir légitime dans son statut, ses actions ou sa parole, il faut qu'existent des références communes, sociales et imaginaires circulant dans la société⁵. C'est une condition nécessaire pour l'enracinement symbolique d'une parole autorisée, d'une parole reliée à d'autres (pourtant invisibles), d'une parole soutenue par d'autres (pourtant non présents), d'une parole qui fait lien et donc qui légitime. Par exemple, on peut mesurer la différence dans la manière de recevoir la parole prescriptive ou proscriptive d'un enseignant, selon que l'élève voit d'abord un enseignant et, derrière l'enseignant, une personne, ou qu'il voit d'abord une personne singulière et accessoirement, derrière cette personne, la fonction qu'elle représente. Dans le premier cas, la parole de l'enseignant est comme soutenue par tous les autres enseignants pourtant non réellement présents (mais cependant présents par la fonction), alors que,

dans le deuxième cas, pour l'élève, l'enseignant ne représente que lui-même. La portée de sa parole tiendra alors à la nature de la relation intersubjective (positive ou non) qu'il aura instaurée avec cet élève et à la consistance psychologique dont sa parole sera le témoin.

On ne peut que constater aujourd'hui une véritable faille de ce qui fait institution pour beaucoup de parents et les laisse au fond dans une sorte de solitude dommageable, laquelle alimente la perte de l'évidence de l'être-parent. La fragmentation institutionnelle est sans doute autant une conséquence du néolibéralisme que de l'accélération exponentielle des changements de l'hypermodernité. Si l'une et l'autre concourent à la fragilisation de l'être-parent, si même elles œuvrent en synergie, c'est autour d'un axe central, celui de la temporalité.

Le temps est une des dimensions du monde physique, mais c'est aussi un organisateur fondamental de la structuration psychique.

5. Dans le champ professionnel, les diplômes garantis par l'État en sont un des supports, donnant à ceux qui en sont titulaires le sentiment d'appartenir à un « corps » professionnel, une unité dont ils représentent une partie. Les représentations qui circulent quant à telle ou telle profession en sont un autre : la blouse blanche et le stéthoscope sont, pour l'usager, les attributs du médecin, l'hermine et la robe, ceux de l'homme de loi. Les tics langagiers et bien d'autres petits signes donnent à ceux qui les pratiquent une forme d'appartenance à une communauté invisible et pourtant présente face à la solitude de l'exercice professionnel.

Dynamiques temporelles et construction du rapport à la Loi

La théorie psychanalytique a construit un appareillage conceptuel et fictionnel du fonctionnement psychique basé prioritairement sur la dimension spatiale. Les composantes temporelles du développement et du fonctionnement psychiques n'ont jamais véritablement été étudiées dans leur commune unité. Pourtant, la valeur heuristique d'une compréhension du psychisme sous l'angle de la temporalité a été soulignée depuis les origines par Freud lui-même.

C'est ainsi que, depuis une trentaine d'années, les psychologues du développement et les analystes de la petite enfance ont étudié la question des rythmes dans les interactions précoces mère-bébé, et montré l'importance des accordages affectifs premiers dans le destin psychique de l'enfant.

Temps et rythmes

Par exemple, dans le « jeu de chatouilles » auquel tout parent se livre avec délectation, on voit s'opérer une modification importante vers l'âge de trois mois : le centre de gravité du jeu ne se situe plus autour de la stimulation perceptivo-sensorielle liée au contact physique, mais autour de l'investissement du temps d'attente précédant la chatouille, temps d'anticipation. L'investissement de l'attente et des variations de son rythme montrent que l'excitation se déplace sous l'impulsion de l'investissement du parent du registre sensoriel vers le registre cognitivo-affectif. Tout comme ce type de jeu, les soins maternels représentent des cycles répétitifs, de véritables petits rituels qui offrent les indices nécessaires à la pensée d'une succession.

C'est ainsi, par exemple, que la présentation du bavoir augure, pour le bébé, la tétée à venir. Pour la psyché du bébé, l'état d'attente, attendre quelque chose... est déjà la marque d'une élaboration temporelle. Pour qu'une pensée surgisse qui ait une forme sérielle du genre « l'événement B succède à l'événement A », il est nécessaire que les figures d'attachement favorisent un temps circulaire, c'est-à-dire un temps dans lequel la succession des événements soit prévisible. Normalement, si, au départ, le bébé ne sait pas qu'il crie parce qu'il a faim, bientôt, parce qu'il sait qu'après l'état affectif associé à la faim viendra un état affectif de détente et de satisfaction, il se mettra à chercher activement les indices qui lui permettent d'anticiper ce second état. Au début, ce n'est donc pas l'absence elle-même qui permet le penser, c'est bien le caractère alternatif, répétitif et circulaire des absences et des présences. C'est la rythmicité des événements, qu'il s'agisse de macrorhythmes (veille/sommeil, faim/satiété, jour/nuit, etc.) ou de microrhythmes (phases d'attention/repli, d'engagements/retraits, etc.) ou encore de rythmes imposés par les routines des figures d'attachement, qui, par leur prévisibilité, impose probablement à l'enfant l'accès à la temporalisation, à travers la dimension temporelle de la succession. La rythmicité des expériences précoces et la succession prévisible des événements organisent une base de sécurité chez le bébé, puis l'enfant, par l'illusion de continuité qu'elles assurent et d'anticipation qu'elles autorisent. Il n'est pas illégitime de penser que les enfants qui sont dans l'immédiateté, la difficulté d'anticipation, l'absence de temporalisation nécessaire à l'activité de penser sont aussi ceux pour lesquels cette rythmicité des événements liés au soin du corps et aux liaisons soma/psyché n'a été ou n'est que très imparfaitement garantie, quelquefois dès le plus jeune âge.

J'ai assisté il y a peu à la scène suivante, dans une salle d'attente. Une mère est assise avec son bébé de 3-4 mois sur les genoux. Elle patiente en pianotant sur son smartphone. Le bébé bouge, s'agite. Sans presque lever les yeux de son écran, la mère remue fébrilement

les jambes comme pour bercer le nourrisson ou s'agacer de ses petits cris. Puis elle ouvre son corsage et offre le sein au bébé, sans décrocher le regard du smartphone, dans un geste quasi réflexe. Quel sens donner à une telle séquence ? Quel type de lien intersubjectif cette mère instaure-t-elle avec son nourrisson si, de façon régulière, l'écran fait écran entre elle et son petit. À quelle temporalité parent et enfant sont-ils soumis quand l'un répond aux besoins de l'autre sur un mode automatique, sans présence psychique à l'autre, sans interactions donnant sens à l'expérience (de l'allaitement, de jeu, etc.) ? Assurément à une temporalité qui échappe à toute dialectique des désirs et se situe du côté du besoin, de néo-besoins. Une autre mère reçue en consultation expliquait combien elle entretenait un rapport addictif à son téléphone qu'elle consultait toutes les deux minutes pour voir si quelqu'un avait laissé un message ou pour simplement consulter une énième fois la météo. Elle mesurait l'absurdité de son comportement, mais ne pouvait s'empêcher de le faire. Sa vie était comme rythmée et même remplie par un écran lumineux de 20 cm² dont elle ne concevait pas de se séparer ne serait-ce qu'une heure.

Les vertus psychologiques de l'attente pour l'enfant

La temporalité joue également sur un autre plan, celui du rapport à la Loi symbolique. Pour faire vite, disons que la temporalité est une composante majeure des dispositifs promulgateurs de la Loi symbolique. L'attente comme éprouvé, par exemple, est une mise en tension entre un avant et un après liés par une répétition d'instantants constituant ainsi une sorte de stase temporelle, de ralentissement conférant au temps un ordre à valeur structurante. Tout délai inscrit dans une succession d'événements prévisibles entre un désir et son éventuelle satisfaction imprime une première loi implicite selon laquelle tout n'est pas possible (tout de suite, sans conditions, etc.), loi que l'enfant intégrera au fil de

ses petites et multiples expériences de vie quotidienne et dans le lien avec les figures d'attachement (mère, père) qui en sont le garant. Pour en mesurer l'épaisseur, considérons les choses sous un autre aspect, celui de la confrontation à la frustration. Les expériences primaires de la tolérance à la frustration sont éminemment liées au désir maternel, notamment aux désirs agressifs des figures d'attachement⁶, la plupart du temps largement contre-investis par les désirs libidinaux. Ces désirs agressifs soutiennent chez la mère une revendication s'exprimant entre autres à travers les microfrustrations qu'elle va progressivement imposer à sa progéniture. La reconnaissance consciente ou préconsciente par le parent de petits mouvements agressifs⁷, d'un sadisme modéré, donne à l'instauration d'un délai entre les besoins du nourrisson et le temps de leur satisfaction une valeur signifiante nouvelle. Ce délai est supporté et supportable pour la dyade parent-enfant parce qu'il est vécu par elle sans culpabilité, qu'il est le plus souvent accompagné d'un bain de paroles et d'une communication infraverbale qui en autorise la reconnaissance. Aussi, les éprouvés à coloration haineuse, les affects issus de la frustration peuvent-ils être historicisés par l'acte de reconnaissance que le parent pose à l'instant des retrouvailles.

On peut ainsi considérer que non seulement l'attente, le délai entre besoin et satisfaction sont des points pivots de l'intégration par l'enfant du temps, mais que ces aspects véhiculent un sens spécifique qui s'articule à la question du désir. L'attente est à entendre à la fois comme délai de quelque chose qui doit venir et comme attente de quelque chose qui ne vient pas, cette attente ouvrant à la question de l'altérité du désir de l'autre (du désir d'autrui en tant qu'il est différent du mien). Dès lors, le temps éprouvé, le temps qui s'inscrit dans

6. Bien qu'il fasse souvent l'objet d'une forme de déni, le lien à autrui (y compris celui qui relie tout parent à son enfant) est un lien ambivalent, fait d'amour, mais aussi de quelque chose qui n'en est pas. Appelons-le ici désir agressif
7. Par exemple, la gestuelle d'une mère débarbouillant le visage de son enfant qui traduit un état situé entre amusement et agacement, assortie de paroles de type : « Oh qu'il est cracra ce visage ! Vite, on le nettoie ! »

l'enfant est-il un temps dual, un temps intersubjectif, qui traduit tout à la fois l'attente de l'enfant et le temps imposé par l'autre. Lorsqu'un enfant attend qu'on satisfasse un de ses besoins, il est soumis à une temporalité, à un rythme qui est imposé par l'autre (la mère, le père, etc.). Ce conflit des temps, opposition entre le temps du sujet et le temps de l'autre est aussi séparateur, c'est un dispositif participant au processus d'individuation, qui aide à la séparation psychique de l'enfant d'avec la figure d'attachement.

La difficulté à soutenir l'attente pour le parent

Pour qu'un parent vive sans culpabilité la frustration qu'il impose, il est sans doute nécessaire qu'il soit assuré non pas de l'utilité éducative de ces frustrations, mais de leur caractère irréductible, lié à la condition humaine elle-même. Cette assurance trouve-t-elle à s'alimenter et à être soutenue par transmission générationnelle ? Ce que la formulation winnicottienne de « mère suffisamment bonne » souligne, c'est que précisément aucune mère ne saurait être toute bonne. Et cette impossibilité à être totalement bonne pour l'enfant, à pouvoir le combler en tout, n'est pas affaire de qualités ou de compétences, mais un fait de nature auquel tout parent est soumis, doublé d'un impératif psychologique : refuser d'être le tout de l'autre. Cette castration symbolique, pour être reconnue et acceptée, doit pouvoir circuler verticalement, des parents vers l'enfant, être transmise comme une donnée inhérente à la condition humaine, une Loi première qui énonce que les liens intersubjectifs et les désirs qui les nourrissent sont conditionnés par un « ordre », un cadre qui en définira implicitement et progressivement les termes au fil du travail éducatif : par exemple, un enfant formule une demande et un adulte témoigne que cette demande a été entendue, mais que, tout entendue qu'elle soit, il ne saurait garantir que la demande sera honorée en sa totalité. Et cet « ordre », dans la relation parent/enfant, définit aussi une asymé-

trie entre eux. Cette asymétrie signifie que les places de l'un et de l'autre ne sont pas substituables. Ainsi, quand un enfant demande quelque chose à un de ses parents, le mot « demande » ne signifie pas exactement la même chose que lorsqu'un parent demande quelque chose à son enfant.

Quelquefois, cette composante temporelle fait défaut, au sens où elle n'offre plus les repères fiables qui donneraient au lien intersubjectif une stabilité, une prévisibilité, des invariants, une mise en ordre des événements (après ceci vient cela, pour obtenir ceci, il convient de faire cela, etc.), toute chose fiable, régulière sur quoi on peut prendre appui pour faire, dire, penser, comprendre, créer, anticiper, etc.. Alors on ouvre la voie angoissante à l'imprévisibilité, à l'aléa, à l'arbitraire, à la logique du plus fort, à des mouvements pulsionnels erratiques, voire à la perversion dans les relations où le rapport entre soi et l'autre n'est pas réglé par des règles identifiables et socialement acceptables, mais par un rapport de force, une instrumentalisation de l'autre. Le mode de fonctionnement le plus souvent prénévrotique⁸ des enfants opposants se traduit par l'évitement des situations susceptibles de provoquer de l'attente, de l'ennui, des efforts, soit toute chose vécue comme un désagrément ou une entrave à leur jouissance. Ces enfants trop faiblement contenus par leurs parents semblent vivre dans un présent furtif et excité par un futur immédiat. Ce futur ne doit, pour eux, son existence que de la négation de tout passé, les exonérant ainsi de toute dette à l'endroit des parents. On voit ainsi des enfants de plus de 6-7 ans faire des colères noires, hurler, briser des objets, au moment où une frustration leur est imposée, puis, après avoir mis les parents à l'épreuve de leur colère, se comporter comme si l'événement n'avait pas

8. C'est-à-dire des enfants qui n'ont pas traversé la problématique œdipienne, cette expérience psychique par laquelle le sujet entre dans l'ordre de la loi commune, que les anthropologues nomment loi de prohibition de l'inceste, que les psychanalystes appellent Loi symbolique et qu'on pourrait résumer par l'idée selon laquelle tous les désirs ne sont pas réalisables, toute pulsion n'est pas exprimable, qu'il existe des interdits et qu'une part essentielle de la construction psychique s'organise autour de ces interdits.

existé. Tout se passe comme si tout événement passé était inexistant parce que passé, et que seul comptait l'instant présent et le futur immédiat. Le fonctionnement de ces enfants participe à annihiler toute maîtrise du temps intersubjectif pour les parents.

Pour les parents-éducateurs, se rendre maître du temps, c'est s'imposer de donner de l'épaisseur au présent en se reliant au passé pour en réinterpréter le message. Par cette liaison au socle du passé, il devient possible de se projeter dans le futur pour s'en représenter le cours, et de transmettre à ses enfants cette dynamique rétro-projective. Cette articulation temporelle est constitutive de ce qu'on pourrait appeler l'expérience, celle que l'on acquiert avec le temps, qui est une mise en articulation réflexive entre données actuelles et prospectives avec ce que la mémoire livre comme trace du passé vécu ou transmis.

Mais le brouillage de cette composante temporelle a des incidences notoires sur la pratique de la parentalité. C'est ce que l'on nomme l'anomie temporelle⁹.

Une mère rapporte en consultation qu'elle ne sait pas à quel moment ni comment il convient d'intervenir lorsque son enfant de 5 ans joue bruyamment, envahit l'espace avec ses jouets, la sollicite énergiquement. Arrive un moment où elle sent une accumulation de tension et de fatigue qui finissent par la déborder. Elle ne supporte plus alors le moindre cri ou pleur, exige de l'enfant qu'il range ses jouets, qu'il aille dans sa chambre. Elle hurle quand il résiste et porte la main sur lui quelquefois. Ensuite, envahie de remords et de culpabilité, elle prend son enfant dans ses bras en s'excusant de s'être emportée. Ce scénario se répète jour après jour. Elle dit son désarroi de ne pas savoir discerner ce qui dans l'instant est important et ce qui l'est moins, où sont les limites à imposer et comment les imposer.

Les parents de Lucie, 9 ans, viennent en consultation, inquiets de voir leur fille commettre des transgressions de plus en plus nombreuses. La dernière en date, signalée par l'enseignant, est l'imitation de la signature des parents sur le cahier de correspondance. Les parents sont d'autant plus surpris par cette transgression qu'ils expliquent qu'ils ne sont pas d'une sévérité excessive sur le plan éducatif, bien qu'il leur arrive fréquemment de se fâcher après leur fille et de la punir lorsqu'elle fait des bêtises. Ils ne comprennent pas bien pourquoi Lucie aurait voulu cacher le mot que l'enseignant avait adressé aux parents. Dans l'échange, ils finissent par concéder que, lorsqu'ils punissent Lucie, les sanctions passent souvent à la trappe. Pris par le rythme de vie que leurs obligations professionnelles et domestiques imposent, ils oublient l'avoir privée de console ou de TV pendant deux jours, et les prescriptions punitives s'évaporent ainsi aussi sûrement qu'un morceau de glace exposé au soleil. Plus encore, lorsqu'ils pensent tenir bon sur le plan éducatif, ils se surprennent à

9. Anomie signifie absence de loi (du grec *nomos*, qui signifie loi).

constater que ce qu'ils croient être une sanction n'en est pas véritablement. Ainsi, Lucie essaie tous les jours d'amener à l'école des jouets alors qu'elle sait que le règlement l'interdit. Tous les jours, elle subit une sorte de fouille et les parents récupèrent des Playmobil, une poupée de chiffon, etc., dissimulés sous les vêtements. Pour eux, récupérer les objets vaut sanction, car Lucie est privée du plaisir d'emporter des objets pour jouer. Pour ces parents, considérer que restaurer une situation qui aurait dû être respectée ne constitue pas en soi une sanction, mais simplement un juste retour à l'ordre des choses, ne va pas de soi, ne relève pas de l'évidence. Ils n'en concèdent la justesse qu'après un long échange.

Nous appelons anomie temporelle la difficulté que peuvent avoir certains parents à :

- assurer dans la durée les prescriptions et proscriptions éducatives ;
- hiérarchiser de façon cohérente et constante les règles qui régissent la vie domestique ;
- maintenir la différenciation générationnelle : le monde de l'enfant ne saurait être de même nature et comporter les mêmes prérogatives ou les mêmes responsabilités que celui de l'adulte (celui de la génération qui l'a engendré) ;
- faire vivre les trois phases de la flèche temporelle (passé, présent, futur) et ses rétroactions, en donnant aux composants que sont la succession des événements, leur durée et les phénomènes d'après-coup leur plein pouvoir expérientiel. La culture du zapping¹⁰, les stratégies d'évitement des temps de latence, des temps d'attente, l'urgence à faire et à être, l'absence de patience, l'absence de confiance dans le temps long sont la marque de cette déstructuration de la temporalité psychologique ;

10. Zapping à l'origine veut dire effacer, éliminer, tuer. C'est tuer le temps, lutter contre l'ennui, mais aussi contrôler le contenu de l'écran, éliminer des images, en faire apparaître d'autres d'un simple clic. Ce contrôle du temps donne à l'individu une impression de toute-puissance devant sa machine. Mais elle le confronte aussi à une frustration, celle de ne pas pouvoir tout voir, de ne pas avoir un accès complet à ce qui se diffuse, de rater quelque chose.

- différencier ce qui relève de la frustration de ce qui relève de la privation dans les actes de la vie quotidienne : la privation concerne le registre des besoins (et on ne saurait priver un enfant dans ses besoins fondamentaux) ; la frustration concerne le registre des désirs (et on ne saurait maintenir l'enfant dans l'illusion que tous ses désirs pourraient être réalisés, sauf à le maintenir dans un régime imaginaire de toute-puissance). La privation relève de la maltraitance, la frustration relève de l'acte éducatif et, pratiquée à bon escient, elle est promotrice du développement psychique ;
- soutenir de façon consistante, adaptée à l'âge de l'enfant et au contexte, un refus : en dehors de positions sadisantes, dire « non » à une demande n'est pas chose aisée. Cela suppose une forme d'autorité, d'assurance sur quoi le « non » soutenu est fondé et que ce qui le motive (incluant les conséquences que ce non aura éventuellement sur la relation à l'enfant par exemple) vaut bien plus que l'accommodement de l'instant qu'un « oui » consenti aura produit.

L'anomie renvoie à l'impossibilité de faire fonctionner ces valeurs (et les règles qui les matérialisent), de les faire vivre dans l'instant présent et de les soutenir avec régularité dans le temps. Pour qu'une expérience produise des effets d'expérience, il faut bien que le passé conserve une part d'actualité, qu'il soit mobilisable et interrogé, de sorte qu'il participe à instruire ce que l'on pourrait nommer un horizon d'attente, un appui à l'attente, constitué de significations ouvertes et de perspectives possibles. Pour beaucoup de ces parents, et plus encore chez leurs enfants, on observe le fait que les expériences de vie n'en sont précisément pas, de sorte que confrontés à une situation qui les a mis en difficulté, ils sont dans l'impossibilité de la mettre en relation avec d'autres expériences passées ayant produit un résultat de même nature. Souvent, ils observent que le résultat est le même (p. ex., l'impuissance dans laquelle ils sont de se faire obéir de l'enfant), mais ne voient pas bien les éléments contextuels communs aux situations pour en tirer quelque enseignement. Pour eux, le passé semble

s'effacer, ou plutôt perdre une partie de sa réalité, de sa consistance, au fur et à mesure que des couches successives de présent le recouvrent. Le passé est là, mais il n'est pas utilisable ou disponible comme expérience. Il est là, un peu comme une photo vieillie qui rappellerait vaguement un fragment de vie, mais qu'on ne saurait pas vraiment situer dans la géographie de l'existence ni dans l'enchaînement des événements de vie. C'est précisément un des effets de l'anomie temporelle que de priver le sujet-parent d'expérience : chaque situation vécue semble ne pouvoir être reliée à rien d'autre qu'à elle-même ou simplement additionnée à des analogons mémorisés, mais dévitalisés. C'est pourquoi les situations de conflit avec l'enfant ne débouchent sur aucune résolution. Leur extinction est le résultat le plus souvent d'un accès pulsionnel (violence verbale ou physique) qui ne dénoue aucunement le conflit, laissant le poids de la culpabilité essentiellement du côté des parents qui se sont faits transgresseurs de leurs propres limites. Ce conflit ne s'articule à rien d'autre qu'à lui-même et il rejaillira au moindre événement de même nature.

Pour nous résumer, l'anomie temporelle parentale traduit une distorsion contemporaine du rapport inter-subjectif au temps. Elle induit l'absence de marqueurs consistants de la Loi, de ce qui fait référence commune, de ce qui fait institution pour le sujet. Plus précisément, et selon le degré d'anomie, elle entrave ce qui aurait dû se constituer en organisation psychique régie par la logique du désir et de la parole, pour glisser vers une organisation gouvernée largement par la logique du besoin.

Et notre société contemporaine semble savoir y faire avec ce glissement progressif du désir vers les besoins en créant ce qu'on pourrait appeler des néo-besoins, c'est-à-dire des besoins qui n'ont rien de fondamental, qui ne mettent pas en péril le développement physiologique ou psychique de l'enfant, mais deviennent nécessaires à l'existence, comme le smartphone, l'inscription dans les réseaux sociaux. Ils peuvent conduire aussi à

de véritables addictions comme celles aux jeux vidéo qui créent une néo-réalité, qui est tout sauf virtuelle.

Les souffrances individuelles, les désordres psychiques contemporains trouvent aussi leur réponse dans le grand marché économique. Le champ de la psychiatrie dite moderne a développé une conception de la maladie mentale en silos (chaque syndrome identifié l'est indépendamment des autres), de sorte qu'à un silo peut (voire doit) correspondre une réponse thérapeutique ajustée (molécule médicamenteuse, psychothérapie ciblée). Le champ du bien-être personnel et le champ éducatif n'échappent pas non plus à des dispositifs *ad hoc*.

Le supermarché de l'éducatif et du soin de soi

Nous avons identifié la souffrance parentale contemporaine sous la forme d'une problématique générale, celle de la perte de l'évidence de l'être-parent. Pour en comprendre toute la portée, il nous faut établir une distinction entre savoir et connaissance.

Distinguer connaissance et savoir

La connaissance, c'est ce que nous apprenons, ce qui nous est transmis par les livres, l'apprentissage scolaire, les travaux scientifiques. C'est ce qui est transmissible par l'argumentation rationnelle. Le savoir se transmet aussi, mais d'une tout autre façon. Pas tant par des mots que par des attitudes, pas tant par le discours objectif que par la part du discours qui n'est pas formulée.

Imaginez un enfant né par procréation médicalement assistée (PMA) avec don anonyme de sperme ou d'ovocyte, dont les parents auraient toujours refusé de dire les conditions de sa conception. La connaissance que cet enfant aura de sa filiation est-elle superposable au savoir qui circule le concernant ? Assurément non. La connaissance qu'il a de ce qui entoure sa naissance est ce qu'il en a appris de la bouche de ses parents. À côté de cette connaissance (discours objectif), circule autre chose. Cette autre chose est faite de petits silences, d'instantanés de gêne à peine perceptibles (le timbre de la voix qui se modifie chez un des parents, le débit de parole chez l'autre, un clignement inhabituel des yeux, un rictus incontrôlé, etc.), et ces signaux se répètent à chaque évocation de la conception ou de la naissance de cet enfant. Quelle conséquence cela risque-t-il d'entraîner ? Eh bien que l'enfant sente que quelque chose cloche concernant son identité, sans être cependant en capacité

de formuler ce qui est bancal. Simplement, il l'éprouve. Et cette forme d'éprouvé fait souvent le lit à une souffrance sourde, un mal-être qui ne peut être nommé. Le silence fait sur les conditions de sa conception est transmis à l'enfant à l'insu des parents. C'est un savoir négatif, en creux et inconscient, qui entre en dissonance avec la connaissance qui a été consciemment transmise.

La connaissance est objectivable, le savoir est subjectivable. La connaissance est consciente, convoquée lorsqu'on le souhaite, le savoir est essentiellement inconscient, largement indicible, et peut surgir en dehors de toute volonté. Lorsque savoir inconscient et la connaissance familière ne sont plus suffisamment superposables, des interférences se créent qui peuvent engendrer un malaise incompréhensible pour le sujet, brouiller l'esprit, troubler les conduites, générer des symptômes, etc.

Pour ce qui concerne la souffrance parentale, le désarroi des personnes ayant des ressources pour demander de l'aide se traduit souvent par la recherche de conseils, de recettes, d'arguments d'autorité, etc., toutes choses qui viendraient du dehors de soi, un peu comme une prothèse venant en suppléance d'un membre défaillant, leur donner les clés du comment faire, comment dire, et leur garantir une consistance éducative qu'ils semblent ne jamais avoir été en mesure d'éprouver. Les techniques thérapeutiques modernes basées sur les théories de l'apprentissage misent sur le registre de la connaissance pour aider, accompagner, dans l'ignorance (voire la récusation) des processus inconscients qui nécessitent, pour être appréhendés, une temporalité longue, bien plus longue en tout cas que les conseils, recettes, prescriptions méthodiques qui disent vouloir résoudre le problème cible pour lequel ces méthodes ont été conçues.

Le marché des méthodes objectivantes

En réponse au désarroi parental, à l'angoisse de mal faire, au mal-être de la condition humaine, mais aussi

aux injonctions néolibérales de la performance et de l'efficacité, un filon économique nouveau est apparu, celui du coaching, du management des existences, dont les promesses performatives envahissent, via les réseaux sociaux, via les médias et maintenant via les politiques publiques, toutes les dimensions de notre société contemporaine.

Ne seriez-vous pas séduit(e) par la promesse faite de voir disparaître votre état dépressif en dix séances, celle de vous aider à gérer votre stress en quelques leçons, celle encore d'augmenter en un week-end vos habiletés face aux situations conflictuelles ou violentes ? Quel haut fonctionnaire ou décideur politique douterait-il d'œuvrer pour le bien de tous en décidant d'encadrer les pratiques professionnelles par des protocoles dont les vertus seraient vantées, « validées » de surcroît par quelques études et qui, surtout, garantiraient une égale pratique sur tout le territoire ?

En première approche, on ne saurait s'opposer à un tel bon sens, ni contester les intentions affichées comme bienveillantes des promoteurs d'une vision positiviste de la souffrance humaine, et même croire à l'innocuité d'une telle philosophie du soin : si ça ne fait pas de bien, en tout cas ça ne peut pas faire de mal ! Cependant, et passé l'instant de séduction que tout discours positiviste ne manque pas de produire, il convient de s'interroger sur ce qu'on fait disparaître en promouvant de façon quasi généralisée cette perspective positiviste.

Ce qu'on fait disparaître c'est la reconnaissance de toute position subjective dans le rapport à l'autre, ce qui a pour conséquence une déresponsabilité subjective. Prenons l'exemple de la protocolisation des soins en Belgique ou en France. À travers les recommandations dites de « bonnes pratiques professionnelles », des procédures de plus en plus codifiées visent à une standardisation des pratiques. Derrière la louable intention des autorités publiques d'offrir le meilleur service ou la meilleure protection aux usagers, ces protocoles

conduisent à une déresponsabilité du sujet soignant au profit d'une responsabilité de l'individu salarié. Qu'est-ce que cela signifie ? D'abord que les professionnels doivent appliquer strictement les procédures s'ils veulent être dégagés de toute responsabilité dans les actes professionnels quand un problème surgit. Mais, parce que les procédures prescrites ne permettent jamais de s'ajuster à la réalité du terrain, on constate des écarts de plus en plus importants entre le travail réel et le travail prescrit (les protocoles) et, donc, à une souffrance au travail augmentée, puisqu'une partie de la pratique doit rester, sinon clandestine, du moins à la discrétion du soignant (p. ex., le sourire ou le ton bienveillant pour accompagner un soin, le temps pris à se caler sur le rythme du patient, etc.). Cela signifie ensuite, et c'est maintenant particulièrement vrai dans les soins à la personne, que les soignants sont désormais substituables, et que c'est le respect du protocole, et non plus l'engagement du soignant, qui assure la continuité des soins pour les patients. Cela signifie enfin qu'avec la dissolution du rapport institutionnel disparaît l'engagement du sujet dans ses actes, à quoi répond du même coup une augmentation des opérations de contrôle, tous azimuts, pourrait-on dire. C'est le contrôle des personnels à travers la quantification de leurs actions par des tableurs qui prétendent rendre compte de l'activité soignante. Pour l'autorité publique, le respect des procédures vaut garantie d'un travail bien fait, quand, dans les services aux personnes, le cœur du métier des soignants et des éducateurs est dans la relation à l'autre... L'engagement psychique, relationnel du professionnel est comme nié ou dévalué au profit du respect des procédures, le savoir-être est ignoré puisqu'il ne peut pas être codifié et entré dans des statistiques au profit du savoir-faire, dont une partie est aussi visible que la surface émergée d'un iceberg. Ce qui n'est pas visible, ce qui ne peut être mis en formule pour entrer dans un tableau Excel, c'est ce que la parole produit comme effet intersubjectif engageant le professionnel autant que l'utilisateur. Mais cela suppose de bien s'entendre sur ce que parler veut dire.

Ce que parler veut dire

Il existe, dans ce qui est à l'œuvre dans toute relation éducative ou de soin, un malentendu souvent difficile à dissiper qui porte sur la spécificité du langage humain, sur l'acte de parole, et que les approches positivistes participent le plus souvent à occulter.

Causer n'est pas parler

Il faut d'abord faire la différence entre parler et causer. Chacun a bien conscience que lorsqu'il échange avec autrui, il n'est pas toujours engagé de la même façon dans ce qu'il dit. Et cette différence dans l'engagement produit des différences dans les effets de la parole sur soi et sur autrui. Si un parent dit à son enfant qu'il doit faire ceci ou ne pas faire cela en étant convaincu de ce qu'il dit, engagé donc dans sa parole, on comprend facilement que cela n'a pas le même impact que s'il dit la même chose comme s'il ânonnait un bréviaire ou une leçon bien apprise. De la même façon, votre intérêt pour ce que vous entendez et l'effet que cela produira en vous sera différent si vous assistez à une conférence et que le conférencier lit mécaniquement son papier, ou qu'il formule le même contenu, mais en pesant ses mots ou en réagissant rétroactivement à ce qu'il vient de formuler. Lorsque vous êtes pleinement engagé dans ce que vous dites, cet engagement produit des effets sur vous. Le dire vous transforme parce qu'il contient plus que ce que vous croyez y mettre et il peut aussi transformer l'autre avec qui vous êtes en échange. Mais, si vous formulez des choses sur un mode appris ou convenu, vous n'êtes en rien modifié par ce que vous dites et rien ne se passe en termes de création dans le rapport à l'autre. Causer, c'est produire un dire du côté de la répétition, un peu comme le font les piliers de bistrot qui refont le monde quotidiennement et répètent,

à quelques variantes près, nourries au biberon des médias, le même discours à qui veut bien l'entendre. Leur parole n'est pas adressée à un destinataire précis, elle vaut pour tous ceux qui passent dans leur champ relationnel. Causer, c'est produire une parole qui ne discerne pas à qui elle s'adresse, une parole qui vaut pour tout le monde. Vous savez d'expérience que l'effet de votre propre parole n'est pas le même selon le contexte et les personnes à qui vous dites telle ou telle chose. Parler c'est, à l'inverse, produire un dire singulier, une parole qui n'est destinée qu'à quelques-uns¹¹. C'est aussi une parole qui contient une part de surprise. Et aussi petite soit-elle, cette surprise donne corps au lien intersubjectif. Parler engage et donc nourrit le lien d'autre chose que la pure information délivrée par les locuteurs.

L'efficace de la parole n'est pas dans son contenu

Allons un peu plus loin. Dans le champ éducatif, l'efficace de la parole ne tient pas dans le message produit, sa sémantique, mais dans ce qui le motive (consciemment et inconsciemment). Chacun peut en faire l'expérience : un OUI ou un NON formulé par habitude, par routine, par lassitude, ou bien par culpabilité ne produit pas le même effet que si ce OUI ou ce NON est porté par une conviction, par une résonance juste, comme un accord musical peut sonner juste à l'oreille, entre rationalité consciente et désir profond. Lorsque l'accord ne se fait pas, lorsqu'il y a discord entre ces niveaux du fonctionnement psychique, cela produit des effets qui s'entendent dans les dires ou dans les postures. Un éducateur en supervision rapporte la situation suivante. Il a confié à une famille d'accueil un enfant difficile,

11. Il existe bien sûr des cas où une parole peut toucher un grand nombre. C'est ce que les grands orateurs sont capables de faire, soit sur le versant de la connaissance (conférenciers-vulgarisateurs qui aident à déconstruire/construire des représentations rationnelles), soit sur le versant du savoir (leaders d'opinion auxquels le public cible doit être attaché par des mécanismes psychiques comme l'identification et l'identification pour que chacun ait le sentiment que le discours « lui parle »).

famille d'accueil à ses yeux courageuse, tenu compte des difficultés présentées par cet enfant. Mais, lorsqu'il se rend au domicile de la famille, il fait face à un spectacle qu'il n'avait pas imaginé. La maison des accueillants est très mal tenue, sale. Il est gêné par le manque d'hygiène du lieu, mais les accueillants sont très chaleureux dans leur façon de le recevoir. Il ne pèlera mot sur ces questions d'hygiène. Pourtant, au moment de partir, sur le palier de la porte, il se met machinalement à s'essuyer les pieds sur le paillason. C'est un geste qu'on accomplit lorsqu'on entre dans une maison, sûrement pas lorsqu'on en sort, sauf à vouloir signifier que le dehors est plus propre que le dedans. C'est ce qu'à son corps défendant cet éducateur venait d'exprimer. Un geste qui vaut parole. Le discord entre les niveaux de réalité psychique produit des effets sur la parole, des petits ratés, lapsus, actes manqués, voire des symptômes. On peut conclure de ce que nous venons d'identifier que, dans les situations pour lesquelles des parents se plaignent de l'inefficacité de ce qu'ils disent à leur enfant, il y a bien cette absence d'accord entre niveaux psychiques. Ces parents doutent de la justesse ou de la légitimité de ce qu'ils attendent ou de ce qu'ils cherchent à imposer à leur enfant. Et ce faisant, leurs dires ne portent pas.

Explicitation et implicitation

Avançons encore d'un cran. Nous avons indiqué plus haut que certains parents, souvent des parents qui exercent dans la sphère éducative (enseignants, éducateurs, etc.), prennent le parti de tout vouloir expliquer à leur enfant, de toujours justifier par le menu les décisions qu'ils prennent le concernant. Ce faisant, ils font le pari de la rationalité et pensent que les explications fournies aideront l'enfant à comprendre le sens de leurs décisions et à les accepter. Il n'est pas rare de retrouver ces parents en consultation, épuisés qu'ils sont, et décrivant, au-delà des singularités qui caractérisent leur situation propre, peu ou prou la même chose. Ils se retrouvent

avec des enfants qui, en grandissant, négocient en permanence les choix, les plus petites des décisions que les parents sont amenés à prendre. Plus l'enfant prend de l'âge, plus le temps consacré à expliquer s'étend. Et l'on glisse insensiblement de l'explication à la justification. La moindre des affaires domestiques y passe, les parents étant sommés de s'en expliquer : « pourquoi tu accordes à mon petit frère ce que tu m'as refusé au même âge en m'expliquant que... » ; « pourquoi tu dis que tu n'as pas le temps de faire mon gâteau préféré alors que ma sœur a obtenu facilement que tu joues avec elle tout à l'heure ». Et lorsque le parent a répondu (ou tenté de répondre) à ces « pourquoi », il n'en est pas quitte pour autant. Une nouvelle question apparaît, celle du « pourquoi du pourquoi », et ainsi de suite. L'enfer est pavé de bonnes intentions. Ce à quoi ces parents ont cru, c'est que la réalité à laquelle chacun est confronté serait descriptible dans sa totalité par les mots, comme la réalité physique peut l'être par le langage mathématique qui en formule précisément les lois. Or il n'en est rien. Le langage humain est construit de telle façon qu'il comporte en permanence une part d'incompréhension, de malentendu. Et l'excès d'explicitation, loin de pouvoir en combler les faiblesses, augmente au contraire ce trait. C'est ce qui est implicite dans le langage qui va permettre de faire avec cette limite de la parole. La connaissance explicite, déclarative et symbolique, et la connaissance implicite, procédurale et non symbolique, sont les deux faces du langage humain. Et il faut que l'enfant se confronte dès son plus jeune âge à la dimension implicite du langage. Cette dernière est mise en actes dans l'interaction non verbale et une grande partie de celle-ci n'a pas à être convertie en formule explicite. Cette différence entre explicitation et implicitation peut aussi être saisie si l'on se penche sur la souffrance des personnes atteintes du syndrome d'Asperger : elles sont performantes sur le versant de l'explicitation et en difficulté sur le versant de l'implicitation.

La dimension implicite présente dans le langage interhumain est en partie véhiculée par les codes sociaux

Que proposer pour accompagner les parents désorientés ?

que les institutions participent à faire partager, par les petites habitudes propres à chacun d'entre nous et que la familiarité de voisinage aide à décoder : par exemple, on peut aisément interpréter l'humeur de nos proches en se fiant au ton de leur parole. Un homme rapporte dans sa thérapie un moment troublant qu'il a ressenti enfant, mais tellement précis en lui qu'il peut en faire un récit presque seconde par seconde¹². Il pense avoir entre 5 et 6 ans. Il est très attaché à sa mère. Il la voit au loin qui vient au-devant de lui. Mais plus il s'approche d'elle et plus il ressent un malaise qu'il ne s'explique pas. C'est sa mère, sa silhouette, son visage, mais il ne la reconnaît pas vraiment. Il y a une discordance entre ce qu'il voit et ce qu'il ressent. Ce qu'il voit, c'est sa mère, ce qu'il ressent n'est pas sa mère. Ce n'est que, tout près d'elle et lorsqu'elle s'adresse à lui qu'il comprend qu'il a confondu sa mère avec sa tante, sœur jumelle de sa mère. Ce que livre ce souvenir-écran, c'est une discordance qui a traversé toute l'histoire infantile de ce patient, entre l'histoire officielle de sa famille présentée dans un récit rationnel et cohérent auquel chacun devait se tenir et des signes infralanguagiers qui en trahissaient la fausseté. Ce qu'il entendait de son histoire clochait avec ce qu'il en ressentait. Le langage humain n'est pas tout contenu dans la maîtrise des messages, conscients, sa sémantique s'étend au rythme de la parole, à sa prosodie, aux silences, mais aussi au langage du corps. On est loin là des promesses du coaching et des didactiques éducatives qui appuient leur savoir-faire sur des instructions à assimiler et à reproduire, occultant de fait la division psychique qui fait de l'être humain un être pluriel, un être protéiforme sans en avoir la pleine conscience.

Nonobstant cette complexité, peut-on cependant esquisser quelques pistes techniques pour accompagner les personnes désorientées dans leur parentalité ?

Une posture éducative non modélisante

Les éducateurs spécialisés savent combien les parents en difficulté peuvent se sentir attaqués si on pointe même avec beaucoup de tact leurs manquements, leurs carences et si on essaie de leur proposer un modèle plus adéquat pour remplir convenablement leur fonction parentale. En cela ils ne sont guère différents de tous les parents qui supportent assez mal les critiques qui peuvent être faites à leur endroit et peuvent *a contrario* se montrer très critiques quant à la manière dont leurs amis s'acquittent de leurs tâches éducatives. Le plus souvent ils n'en disent rien, car ils savent que ce serait aller en terrain miné. Sans que nous soyons en capacité de le formuler de façon claire, nous avons tous une « théorie », un « modèle » de l'éducation, de ce qu'est un enfant, de ce que doit être la relation entre un enfant et son parent, etc. Et nous sommes fortement tenus et même conditionnés par ces représentations parce qu'elles nous conviennent, parce qu'elles nous assurent une sorte d'équilibre (qui peut être un faux équilibre). À partir de ce constat, on peut déduire que la posture des professionnels du champ éducatif doit, pour contourner la résistance ou les positions défensives des parents désorientés, se défaire de toute recherche modélisante, se défaire de toute envie de substituer son propre modèle au modèle (tout dysfonctionnel qu'il soit) du parent, cela surtout dans les premiers contacts avec les parents. Il est nécessaire de leur laisser le temps de déplier les contradictions, les incohérences de leur modèle, les écarts entre leur expérience de la parentalité et leur pratique de la parentalité. C'est bien plus sûrement à partir de ce que le parent peut identifier

12. Il s'agit de ce qu'on appelle un souvenir-écran, c'est-à-dire un souvenir qui superpose ou condense plusieurs souvenirs appartenant à des périodes différentes de l'histoire infantile, mais liés entre eux par des éléments spécifiques.

comme problème plutôt qu'à partir de ce que le spécialiste peut en repérer qu'il convient de construire la relation d'aide. Renoncer à une telle position modélisante n'est pas facile pour beaucoup d'éducateurs, lesquels pensent gagner du temps en pointant eux-mêmes les dysfonctionnements parentaux plutôt qu'en accompagnant, à un rythme qu'ils ne sauraient imposer, les parents dans cette découverte. La psychoéducation pourra commencer à partir de ce prérequis.

Les groupes de parole centrés sur la parentalité

Souvent les parents pensent que l'herbe est plus verte ailleurs, que les autres parents s'en sortent bien ou en tout cas mieux qu'eux. Lorsqu'on les invite, dans un cadre structuré, conduit par un psychologue, un psychiatre ou un éducateur, à échanger entre parents sur ce qu'ils vivent avec leurs enfants ou leurs adolescents, ils prennent la mesure du fait qu'ils rencontrent en partie les mêmes difficultés, qu'ils sont face aux mêmes impasses éducatives, qu'ils ont essayé les mêmes « réponses ». Du moins le croient-ils. Cette communauté d'expérience les soulage beaucoup et atténue les sentiments de culpabilité, mais surtout de honte qu'ils éprouvent secrètement. Contrairement à la culpabilité qui a une vertu potentiellement structurante, la honte est un affect éminemment destructeur. La culpabilité maintient l'individu dans le groupe social de référence, la honte l'en écarte. Ce sentiment de honte partiellement levé dans les groupes de parole autorise un engagement plus profond pour chacun dans ce qu'il a à dire ou à entendre. Mais c'est pour autant que la dynamique de ces groupes respecte un cadre de fonctionnement particulier dont certaines règles de base constituent la matière principale : assurer la confidentialité des échanges ; respecter la personne dans ce qu'elle est autant que dans ce qu'elle dit ; parler en son nom propre (et non en tant que représentant d'un groupe réel ou imaginaire, ou d'une idéologie, ou d'une théorie, etc.). Il est, en outre, essentiel d'avoir un

animateur de groupe capable d'accompagner le travail psychique de groupe en favorisant la capacité autothéorisante de ce groupe et en s'abstenant de se substituer à cette capacité. L'autothéorisation par le groupe est une manière de régénérer de l'institutionnel, de s'approprier une réflexion commune et de refaire communauté pour ces parents.

Les consultations psychologiques centrées sur la parentalité

Très souvent, ces consultations viennent en complément d'une prise en charge psychothérapeutique de l'enfant. Elles visent alors à la fois à accompagner les parents dans les évolutions constatées de l'enfant dans sa thérapie et à les aider dans le travail réflexif relatif à leur positionnement. La nature de ce travail peut assez simplement être circonscrite par des questions du type : pourquoi ai-je autant de mal à dire NON à mon enfant alors que je sais que c'est pourtant cette position-là qu'il faudrait que je tiens ? Qu'est-ce qui se joue entre mon conjoint et moi qui fasse qu'on n'arrive pas à s'entendre sur les modalités éducatives ? Dans quelle mesure suis-je encombré par la manière dont mes parents m'ont éduqué ? Etc. Là encore, l'efficacité de ce type de consultations tiendra au fait que le thérapeute ne saurait opposer son propre modèle éducatif à celui porté par les parents. Il s'agit au contraire d'aider les parents à exhumer ce modèle, à le révéler à eux-mêmes, à en saisir les constituants essentiels et, progressivement, à en isoler les composants pathogéniques. Un travail de rééquilibration s'opère alors qui joue à la fois sur l'expérience et la pratique de la parentalité et rend les transformations durables, puisqu'elles sont le produit d'un travail d'appropriation foncière (sur le versant du savoir), et non d'application de recettes ou d'outils clés en main (sur le versant de la connaissance). Mais, pour parvenir à cela, il faut accepter de réintroduire une temporalité humaine, une temporalité qui ne cède rien à l'exigence de l'immédiateté et du prêt à penser.

Pour conclure

L'être-parent est ce qui de la parentalité ne peut pas être appris dans les livres, ne peut pas se construire par application d'une méthode (quelle que soit par ailleurs la pertinence occasionnelle de cette méthode) ou d'une recette bien vendue. C'est un composé situé à l'intersection de l'identité propre et de l'identité collective, entre soi et *socius*, dont la fragilité est augmentée par l'accélération des changements auxquels notre société a à faire face.

Bibliographie raisonnée




Sur la parentalité

- Gadeau, L. (2017). *Être parent aujourd'hui. Comment la psychologie peut vous aider au quotidien*. Paris : Éditions In Press.
- Godelier, M. (2004). *Métamorphoses de la parenté*. Paris : Fayard.
- Houzel, D. et al. (1999). *Les Enjeux de la parentalité*. Toulouse : Éditions Érès.
- Théry, I. (1996). « Différence des sexes et différence des générations. L'institution familiale en déshérence ». *Revue Esprit*, n° 227, pp. 159-187.
- « La parentalité positive ». *Revue Spirale* (2019), n° 91, p. 3.
- Sur les changements sociétaux et leur accélération
- Bauman, Z. (2005). *La Vie liquide*. Paris : Éditions Pluriels, 2016.
- Gadeau, L. (2015). Accélération du changement et temporalité psychique : le glissement de l'autorité institutionnelle vers la (dé)responsabilité individuelle. *Dialogue*, n° 2/208, pp. 125-138.
- Rosa, H. (2010). *Accélération. Une critique sociale du temps*. Paris : Éditions La Découverte.

Sur les institutions et le néolibéralisme

- Dubet, F. (2003). *Le Déclin de l'institution*. Paris : Seuil.
- Cabans, E., Illouz, Z., (2018). *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*. Premier Parallèle.
- Gadeau, L. (2015). « Vers une société du narcissisme pervers ». *Connexions*, n° 2/104, pp. 165-176.
- Gadeau, L. (2014). *Psychanalyse de l'acte éducatif et de soin. Une théorie du temps psychique*. Toulouse : Éditions Érès.

Pour approfondir le sujet

-  · Crise sanitaire et confinement : l'épuisement parental, dérive de l'injonction contemporaine du parent parfait ?, avec Bernard Golse
- Quand la charge éducative de l'enfant repose sur un seul parent, quel soutien de la part du professionnel ?, avec Gérard Neyrand
- Comment soutenir les parents d'enfants difficiles ?, avec Pierre Delion
- Quand le parent se sent débordé par la pression de la perfection, avec Michèle Benhaim
- Culture de l'immédiateté et désir d'apprendre : quelles incidences ?, avec Philippe Lacadée
- Les limites aident l'enfant à grandir, avec Jean Epstein
- Qu'est-ce que la cohérence institutionnelle ?, avec Pierre Delion
- ...
-  · La fonction parentale, Pierre Delion
- Ensauvagement du monde, violence des jeunes, Danièle Epstein
- Les risques d'une éducation sans peine, Jean-Pierre Lebrun
- L'enfant difficile, Pierre Delion
- ...
-  · Les bonnes raisons pour une mère de haïr son beau bébé... parfois
- Les limites aident à grandir
- ...

sur yapaka.be

Temps d'Arrêt / Lectures Dernier parus

- 94. Les trésors de l'ennui.** Sophie Marinopoulos
- 95. Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique.** Michel Tozzi
- 96. Coopérer autour des écrans.** Pascal Minotte
- 97. Les jeunes, la sexualité et la violence.** Véronique Le Goaziou
- 98. Evolution du traitement des ruptures familiales.** Benoit Bastard
- 99. L'attachement, un lien revisité à l'adolescence.** Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric Atger et Claire Lamas
- 100. Prévenir la maltraitance.** Vincent Magos
- 101. Du déclin au réveil de l'intérêt général.** Dany-Robert Dufour
- 102. La parentalité aujourd'hui fragilisée.** Gérard Neyrand
- 103. L'attention à l'autre.** Denis Mellier*
- 104. Jeunes et radicalisations.** David Le Breton
- 105. Le harcèlement virtuel.** Angélique Gozlan
- 106. Le deuil prénatal.** Marie-José Soubieux, Jessica Shulz
- 107. Prévenir la négligence.** Claire Meersseman
- 108. A l'adolescence, s'engager pour exister.** Marie Rose Moro
- 109. Le secret professionnel, fondement de la relation d'aide et d'écoute.** Claire Meersseman, André Donnet, Françoise Dubois, Cécile Guilbau
- 110. La portée du langage.** Véronique Rey, Christina Romain, Sonia DeMartino, Jean-Louis Deveze
- 111. Être porté pour grandir.** Pierre Delion
- 112. Le travail social animé par la « volonté artistique ».** David Puaud
- 113. Quand la violence se joue au féminin.** Véronique Le Goaziou
- 114. Résister à l'algocratie - Rester humain dans nos métiers et dans nos vies.** Vincent Magos
- 115. Mères et bébés en errance migratoire.** Christine Davoudian
- 116. Faire famille au temps du confinement et en sortir...** Daniel Coum
- 117. Challenges numériques sur les réseaux sociaux.** Marion Haza, Thomas Rohmer
- 118. La découverte sensorielle et émotionnelle du bébé.** Ayala Borghini
- 119. Rire... et grandir.** David Le Breton
- 120. Adolescence en temps de Covid-19 entre crise-passions et crispations.** Aurore Mairy
- 121. Ensauvagement du monde, violence des jeunes.** Danièle Epstein
- 122. Accueillir la vie en temps de pandémie.** Pascale Gustin
- 123. L'entrée dans le langage.** Jean-Claude Quentel
- 124. Naître et grandir.** Jacques Gélis

* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne...

EN TANT QUE PARENT #CEQUIMAAIDÉ

«Être parents, c'est.... » une aventure, un voyage, un tourbillon d'émotions.

Dans #CEQUIMAAIDÉ des parents témoignent. Ils nous parlent de leurs doutes, de leurs émotions, et de leur épuisement parfois.

Avec la crise sanitaire du COVID19, ces vécus de parents ont été parsemés de nouvelles embûches : craintes liées à la maladie, stress du confinement, difficulté de ne pouvoir se tourner vers les relais habituels comme les grands parents, les lieux de collectivité, etc. Autant de situations complexes qui ont obligé chacun et chacune à faire preuve de créativité dans sa parentalité.

Ces témoignages de mamans et de papas soulignent l'importance des liens sociaux, du soutien des proches et des professionnels à qui passer le relais quand l'épuisement est là.

Une affiche disponible sur yapaka.be

En parler quand je suis à bout

Ne pas rester seul face à mes doutes, mes peurs

Me confier quand je me sens jugé

Oser demander de l'aide quand la situation me submerge

Passer le relais quand je me sens épuisée

Faire confiance et pouvoir souffler

Rire pour prendre du recul

EN TANT QUE PARENT
#CEQUIMAAIDÉ

Amis

Famille

Conjoint-e

D'autres parents

La crèche

Des professionnels

Un psychologue

Des groupes sur les réseaux sociaux

Une association de quartier

L'école

Un médecin

Des voisins

Être parents, c'est une aventure complexe, simple de moments de joie mais aussi de moments difficiles, de doutes, de colère, d'épuisement...

HEUREUSEMENT NOUS NE SOMMES PAS SEULS !

Découvrez la campagne et les vidéos témoignages de parents sur yapaka.be/campagne/cequimaaide

Être parent c'est...
NE SOMMES PAS SEULS!
Cet livre est disponible gratuitement au 0200/00 000 ou info@yapaka.be

yapaka.be
FÉDÉRATION

© 2020 Yapaka - Fédération des associations de parents d'élèves de la Région wallonne

Découvrez la campagne
#CEQUIMAAIDÉ et les témoignages
de parents sur [www.yapaka.be/
campagne/cequimaaide](http://www.yapaka.be/campagne/cequimaaide)

En Belgique uniquement

Les livres de yapaka

disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou infos@cfwb.be



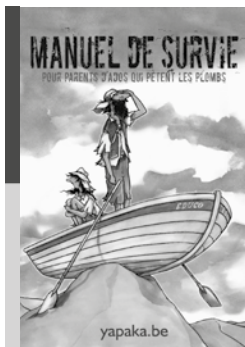
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS